



Le Dernier Jour

Ophélie Penmanaty

Le Dernier Jour

Ophélie Pemmarty

*Bien qu'il soit offert, ce texte est soumis au droit d'auteur.
La reproduction, diffusion payante ou location sont interdites sans autorisation
préalable de l'auteur (art. L122-4 et L335-2 du code de la propriété intellectuelle).*

À Laura A.

À Sarah L.

Ce ne sont que quatre adolescents. Quatre ados comme les autres, avec les joies et les tourments de cet âge. Ils vivent dans la même ville, certains dans le même quartier. Ils étudient tous les quatre dans le même lycée. Cela pourrait être les seules choses qu'ils aient vraiment en commun, et pourtant... il y a plus que cela.

La vie est ainsi. Elle crée des liens, en défait d'autres. Elle nous pousse à aimer, à détester, à rire, à pleurer... elle nous rend tour à tour heureux, puis malheureux. Elle nous emporte sans rien dire, sans nous laisser le temps de réfléchir à ce que l'on voudrait vraiment. Et puis, parfois, elle nous donne un peu de répit. Le temps de reprendre notre souffle avant de nous entraîner de plus belle. Le temps de dévoiler nos secrets, d'avouer nos faiblesses, pour repartir plus forts.

Ce ne sont que quatre adolescents. Et comme si la vie avait décidé de les tester, un jour, un professeur leur a demandé de répondre à une question bien particulière.

Une question capable de les bouleverser, de faire chavirer leur existence toute entière... mais à laquelle ils doivent répondre en toute sincérité.

« Si aujourd'hui était votre dernier jour sur terre, que feriez-vous ? »

Oriane

Le réveil n'a pas encore sonné, je suis déjà réveillée. Comme d'habitude. J'ai à peine dormi. J'avais trop faim. Comme d'habitude, aussi. Il me tarde que ce soit l'heure, que tout le monde se lève pour aller prendre le petit-déjeuner. Et en même temps, je voudrais retarder ce moment le plus possible, parce que ce sera le même supplice, la même torture quotidienne. Ne prendre que le minimum. Manger le plus lentement possible. Se retenir, encore et encore, jusqu'au prochain repas. Parce qu'après, tout recommencera... la hâte, les doutes, la peur.

Personne ne sait ce que je vis, personne ne sait ce que je me fais. Et c'est tant pis pour moi, ou tant mieux. Je ne sais pas exactement. Je pense que mes parents se sont bien rendu compte de quelque chose, qu'ils se tracassent, mais je ne peux rien leur dire. S'ils me posent des questions, j'ai déjà une excuse toute prête pour leur rappeler à quel point je vais mal. En général, quand on aborde ce sujet, ils n'insistent pas. Ils coupent court, même. Ça me fait encore plus de mal. Comme s'il ne fallait plus en parler. Comme s'il fallait oublier. Mais je ne peux pas, oublier, je ne veux pas !

Et voilà, maintenant j'ai envie de pleurer. Ma gorge est tellement serrée que j'ai du mal à respirer, un peu comme si une main invisible cherchait à m'étouffer. Cette main, elle s'appelle chagrin, ou peine, ou un mot encore plus fort que ça s'il existe. Pour la combattre, ou bien pour lui donner ce qu'elle veut, je n'ai qu'une solution : j'allume ma lampe de chevet et j'attrape le petit cadre posé juste à côté. Puis je me perds dans la contemplation de la photo.

J'ai dû l'observer des millions de fois, et même souvent de longues heures à la suite, pourtant j'ai l'impression de la redécouvrir au moment où j'y pose mon regard.

Là, sur le papier glacé, deux jeunes filles sourient. Elles semblent tellement heureuses que je ne peux m'empêcher de les imiter. Les deux filles sont quasiment identiques. L'une d'elle, c'est moi. Et

l'autre, c'est ma sœur jumelle, Orlane. C'était. Elle n'est plus de ce monde depuis notre accident de scooter, il y a deux ans.

C'était moi qui conduisais. On rentrait du collège, un soir d'hiver. Il pleuvait, la route était glissante et la nuit éclaboussée de lumières floues. Si j'avais vu le piéton plus tôt, je n'aurais pas eu à freiner aussi brusquement. On ne serait pas tombées... et Orlane serait toujours vivante. Pourquoi ne suis-je pas morte en même temps qu'elle ? Elle était mon double, la moitié de mon cœur, la moitié de mon âme... c'était vivre ou mourir, ensemble ! Mais on a été séparées. Je ne pourrai jamais me le pardonner.

Je pleure pour de bon, maintenant. Aujourd'hui, même la photo, même son sourire ne suffiront pas. Je préfère reposer le cadre et éteindre la lumière en attendant de me lever. Dans le noir, c'est moins difficile à supporter, je crois. Parce que je ne vois plus l'absence qui a pris sa place. Que je peux imaginer tout ce que je veux, et que rien ne vient gâcher les souvenirs que j'ai de ma sœur.

Le dernier est juste avant qu'elle ne meure. Je la revois encore, sur le lit d'hôpital, avec des tubes et des machines tout autour d'elle alors que je n'avais qu'une jambe cassée, là où le scooter est tombé sur moi. Elle a été éjectée au moment de la chute et percutée par le camion qui nous suivait. À l'hôpital, ils n'ont pas pu arrêter l'hémorragie cérébrale... et pourtant, elle portait son casque. Juste avant de mourir, alors que je tenais sa main, elle m'a souri et elle m'a dit : « Vis pour nous deux, Oriane. »

Mais je n'ai jamais pu. Il m'a fallu des semaines entières rien que pour accepter sa mort et comprendre que je ne la reverrai jamais. J'ai eu droit aux calmants, aux psys, et tout le tralala. Mais qu'est-ce qui pourrait me guérir, hein ? Qu'est-ce qui pourrait soigner la plaie béante que j'ai à la place du cœur, ou bien combler le vide à l'intérieur de moi ? Rien.

Alors, après les longues semaines passées sans comprendre, sans réagir tellement j'avais mal, est venue la colère. Puisque c'est de ma faute si Orlane est morte, c'est moi qui aurais dû partir à sa place.

Mais je suis toujours là... et je ne peux pas le supporter. Alors j'ai décidé que je souffrirai toute ma vie pour ça.

Orlane et moi, nous étions très gourmandes. Dès qu'on le pouvait, on faisait des gâteaux, on testait des recettes... c'était notre passion. On avait même prévu d'ouvrir un restaurant ensemble, un jour. Mais Orlane est morte et une partie de moi s'est éteinte avec elle. Je me suis promis de ne jamais retoucher la moindre gourmandise, pas même un tout petit carré de chocolat.

Au début, c'était trop facile, parce que j'étais encore sous le choc et que je n'avais pas faim. Et puis, avec le temps, quand j'ai compris que la vie continuerait sans Orlane, m'infliger tout cela m'a soulagée. Jusqu'à ce que ça ne suffise plus à endiguer la douleur. Alors j'ai commencé à me priver, tous les jours davantage, jusqu'à ne plus manger que le minimum pour tenir encore debout.

J'en suis là aujourd'hui. Je tiens debout, c'est tout. Et c'est horriblement douloureux, parce que j'ai faim en permanence. Que je n'ai pratiquement plus de forces, et que je suis maigre à faire peur. Mais je le cache en superposant les couches de vêtements. C'est mon secret. Ma punition. Pour chaque jour que je vis alors que ma sœur est morte.

Ça devient de plus en plus difficile, de continuer et de résister. Il y a même des moments où je préférerais mourir plutôt que de supporter, que de me supporter encore. Pourtant, je ne peux pas. J'ai promis à Orlane de « vivre pour nous deux ». Et quand je vois que j'en suis totalement incapable, ça me donne juste envie de me punir et de souffrir davantage...

Le réveil sonne enfin et me fait sursauter. Mon cœur bat trop vite, il s'épuise. Je rallume la lumière et me lève lentement. J'ai la tête qui tourne... comme d'habitude. Je me sens si fatiguée... exténuée. Et j'ai encore moins dormi que d'habitude, parce que je n'arrêtais pas de penser au sujet de la prochaine dissert' que nous a donné hier le prof de français : « si aujourd'hui était votre dernier jour sur Terre, que feriez-vous ? »

La question tourne dans ma tête depuis. J'essaie de trouver des mensonges assez convaincants pour rédiger le devoir, mais je n'en trouve pas. Peut-être parce que le prof a demandé, et même exigé, qu'on réponde honnêtement à la question... et que je sais déjà parfaitement ce que je ferais si ce devait être mon dernier jour à vivre.

Je mangerais.

Maël

J'ai pris une grande décision. Je sais pas quand exactement, hier soir, dans la nuit, ou peut-être en me réveillant. Peu importe en réalité. Ce qui compte, c'est que je vais le faire, que je vais aller jusqu'au bout. Même si je suis mort de trouille, à l'heure qu'il est. Et que je préférerais être mort tout court plutôt que d'avoir à dire ces quelques mots qui me brûlent la langue depuis des mois, mais que je suis pourtant incapable de prononcer.

Il va bien falloir que je trouve le courage, aujourd'hui. Ça peut plus continuer de cette façon. J'ai l'impression d'avoir une double vie, ou une double identité. Comme si y'avait deux Maël dans un seul et même corps : celui que je suis réellement, et celui que les autres voudraient que je sois.

Quand je dis « les autres », je parle surtout de mes parents, ma famille, mes amis... les gens que je côtoie tous les jours. Il faut qu'ils sachent, maintenant. Parce que je peux plus supporter cette situation. J'ai l'impression de leur mentir, tous les jours, en me taisant. Non pas qu'il y ait grand-chose à dire... c'est juste que ça me permettrait de vivre plus librement. D'exister tel que je suis vraiment, sans avoir à me cacher. Il suffirait juste que je prononce ces trois mots, à voix haute.

Je suis gay.

Et je pourrais au moins être en paix avec moi-même...

Mais voilà, j'ai la trouille. J'ai peur de la réaction de mes parents, de ma sœur. Honnêtement, je sais pas quoi penser. On a jamais eu de discussion à propos de l'homosexualité, je les ai jamais entendus en parler. Jamais. Comme si ça existait pas dans leur tête, dans leur monde.

Alors comment savoir s'ils ignorent le sujet parce qu'ils s'en fichent, ou parce qu'ils le tolèrent pas ? Il aurait fallu que j'essaie d'en parler, un jour. Sur le ton de la conversation. Mais c'est généralement pas le genre de truc qu'on aborde comme ça, l'air de rien. Pas quand on est concerné, impliqué. Je parie qu'ils auraient deviné avant que je finisse ma phrase... et j'ai jamais eu le courage pour ça. Alors j'ai gardé mon secret, j'ai continué à me taire. Maintenant je peux plus. Il faut que je le dise, j'ai pas d'autre solution.

J'ai pas choisi. Je me suis pas réveillé un matin en me disant « et si je préférerais les garçons, aujourd'hui ? » Non, c'était même plutôt l'inverse. J'ai essayé de changer, de me convaincre que ça durerait pas. Même de m'intéresser à une fille... rien à faire. Quand je m'imagine avec quelqu'un, c'est avec un garçon. Quand je rêve que des lèvres m'embrassent, ce sont toujours celles d'un garçon. Pourquoi est-ce que je devrais me battre contre ce sentiment ? Ça changerait rien quand même. Et c'est déjà assez compliqué comme ça.

Depuis que j'ai accepté, moi, d'être gay, c'est le reste qui me hante. Mentir, me cacher. J'ai du mal à me regarder dans la glace en sachant que je suis pas honnête avec mes proches. J'en ai assez de devoir faire semblant de regarder passer les filles quand je traîne avec mes potes, ou d'inventer des excuses bidons quand on me demande pourquoi j'ai pas de petite amie. Tout ça me pèse, me ronge. Je voudrais pouvoir en parler sans qu'on me regarde comme si je débarquais d'une autre planète. J'aimerais me sentir libre d'aimer et d'avouer mes sentiments... Mais ça c'est foutu d'avance, je le sais. Parce que je suis bêtement tombé amoureux de mon

meilleur ami. Comme si tout le reste ne suffisait pas, comme si ma vie n'était pas déjà assez merdique.

Il est comme un frère pour moi, Hugo. On se connaît depuis qu'on est gamins. On a toujours été dans la même classe. Je connais à peu près tout de lui... et je peux tout lui dire. Sauf la vérité.

Pourtant, c'est en croisant son regard que je me sens bien vivant, c'est en observant sa bouche que je frissonne, c'est en contemplant son corps musclé que j'ai compris que je pourrais jamais apprécier celui d'une fille... Sauf que ça me servirait à rien de lui avouer mes sentiments, je sais bien qu'il pourrait pas y répondre. Il a une petite amie. Et puis, je veux pas perdre son amitié. Mais si je continue à lui mentir sur ce que je suis, c'est pas mieux... À lui aussi, je vais devoir révéler la vérité.

Mais bordel, pourquoi est-ce que c'est si difficile ? Pourquoi est-ce qu'on est obligé de passer par toutes ces questions, ces doutes, ces peurs, alors qu'on veut simplement être honnête avec les autres ? Les gens peuvent prétendre ce qu'ils veulent, la plupart d'entre eux sont mal à l'aise ou même choqués quand ils apprennent qu'un de leurs proches est gay.

J'aimerais bien qu'on m'explique pourquoi. Qu'est-ce que ça change pour eux, exactement ? Moi je suis toujours le même. Et quand on aime quelqu'un, on l'aime tel qu'il est. Il devrait même pas y avoir de « j'accepte ce que tu es » ou quoi que ce soit... On aime et puis c'est tout. Mais visiblement, c'est plus facile en théorie qu'en pratique.

Alors voilà où j'en suis. Depuis hier soir, je tourne en rond avec toutes ces pensées et ces interrogations qui se bousculent dans ma tête. J'ai pas réussi à fermer l'œil plus d'une heure ou deux.

Tout ça à cause de ce foutu devoir que le prof de français nous a filé hier. Une dissertation pour répondre à la question : « si aujourd'hui était votre dernier jour sur Terre, que feriez-vous ? »

Sur le moment, même s'il a insisté pour qu'on fasse ça sincèrement, je me suis dit que je trouverais un truc assez crédible à raconter : y'a tant de choses à faire avant de mourir. Et puis, un

peu plus tard, en y repensant, je me suis dit que ce serait encore un mensonge.

Parce que même si j'ai plein de rêves en tête, quand je me suis demandé quelle serait la chose la plus importante que je ferais si j'étais en train de vivre mes dernières heures, la réponse est venue toute seule. C'est tellement évident... Me libérer de ce secret, vivre enfin sans mentir à mes proches... Vivre pour de bon, finalement.

Et puis je me suis dit ensuite que, plutôt que d'en parler dans un devoir, le mieux serait encore de le faire pour de bon. C'est comme ça que j'en suis venu à prendre cette décision. Après tout, on sait pas de quoi demain sera fait. Tout peut s'arrêter, comme ça, d'une minute à l'autre, sans qu'on puisse rien y faire. Je vis dans la douleur, le secret et le mensonge. Je veux pas mourir avec tout ça. Je veux me sentir libre d'être ce que je suis et d'aimer qui je veux.

Maintenant, y'a plus d'autre issue. Je vais vraiment le faire, même si j'en tremble de peur. Je suis prêt pour partir au lycée, j'entends mes parents qui s'agitent dans la cuisine, ma sœur dans sa chambre. Il faut que je leur parle maintenant. Si j'attends, ce soir, demain, ou un autre jour, j'aurai plus le courage.

Je jette un coup d'œil au miroir en face de moi... et je me dis que la prochaine fois que je ferai ça, je veux être capable de croiser mon regard, je veux être fier d'admirer mon reflet. Après tout, j'ai que ces trois mots à dire. À voix haute.

Je suis gay.

Gwen

Bonjour la galère pour me lever ce matin. J'ai cauchemardé toute la nuit, jusqu'à me réveiller en sursaut et m'apercevoir qu'en fait, c'était que deux heures du matin. Alors que j'avais l'impression que ça durait depuis une éternité. Et bien sûr, pas moyen de me rendormir ensuite. J'avais toutes ces images en tête qui voulaient pas me lâcher et ça m'a fichu une de ces trouilles...

Ouais, d'accord, il me faut pas grand-chose. S'il y a bien un défaut que je reconnais chez moi, c'est celui-là : je suis une vraie froussarde. J'ai peur d'à peu près tout, des araignées et des serpents, des films d'horreurs et des méchants clowns, des accidents et des tornades, des psychopathes et des tueurs en série, des orages et de l'obscurité... Mais j'le vis assez bien. Parce que j'en parle à personne. Je préfère tout garder pour moi, le gérer à ma façon, plutôt que d'essayer de me confier... parce que là ce serait sûrement de moi que les gens auraient peur !

Le plus dingue dans tout ça, c'est qu'il m'arrive même parfois d'avoir peur... d'avoir peur ! C'est un truc de fou. Mais le mieux, pour lutter contre ça, c'est de faire comme si on était plus fort – genre, non, il peut rien m'arriver. Et aussi, de laisser une petite lumière allumée en allant se coucher... c'est rassurant.

Pour une fois, quand même, j'ai presque une bonne raison d'avoir la trouille : j'ai rêvé qu'aujourd'hui ce serait la fin du monde. Genre la terre en feu, le ciel noir, et tout le monde qui meurt... et moi, j'devais absolument faire quelque chose, mais impossible de savoir quoi. C'est ce qui a fini par me réveiller.

Depuis, j'ai tourné dans tous les sens en essayant de me rendormir, de plus penser à tout ça... mais c'est plus facile à dire qu'à faire. J'ai réussi à replonger dans le sommeil à peu près une demi heure avant que mon réveil sonne... c'est vraiment pas marrant. Maintenant, j'essaie juste d'émerger, même si me réveiller pour aller au lycée est bien la dernière chose que je voudrais... heureusement, c'est vendredi ! Demain je pourrai faire la grasse matinée.

Je finis par me lever pour aller prendre ma douche. Dans le couloir, mon père me salue joyeusement, je marmonne un « b'jour p'pa » rapide. Dans mon état, j'peux pas faire mieux. Une fois sous l'eau chaude, j'arrive à me réveiller entièrement... mais les images de mon cauchemar me suivent encore. Je frissonne malgré moi. Pfff, à tous les coups, c'est à cause du devoir que nous a filé le prof de français hier. Il a de ces idées, celui-là ! Nous demander ce qu'on

ferait si c'était notre dernier jour sur terre. C'est flippant de penser à ça !

Pourtant, il va bien falloir que je trouve un truc à raconter. En y réfléchissant bien, quelle est la chose que je voudrais absolument faire si c'était mon dernier jour à vivre ? Je crois que... oui, c'est ça. J'aimerais faire l'amour. Pour de vrai. Savoir ce que ça fait, ce qu'on ressent. Si on est différent après.

Faut dire que c'est une préoccupation de mon âge : j'ai dix-sept ans. Et mon petit copain est genre le plus beau mec du lycée, alors ça serait vraiment cool.

D'après ce que j'en sais, c'est génial de faire l'amour. Ma sœur, qui fait ses études loin d'ici, m'a bien fait comprendre qu'elle avait franchi le pas depuis longtemps... et qu'elle regrettait pas. Quant à mon frère, il n'y a qu'à voir la façon dont il mate son mec pour comprendre qu'il est totalement accro. Alors tout ça, ça me donne envie de le faire moi aussi. En plus... si j'avais fait un rêve prémonitoire, hein ? Si aujourd'hui était la fin du monde, ou alors la fin de ma vie ?

Voilà, j'ai à nouveau la trouille. J'veux pas mourir avant d'avoir connu ça !

Il y a quand même quelques trucs qui me font pas peur, dans la vie. Genre dire ce que je pense aux gens. C'est vrai que parfois, je pourrais éviter de faire ça, ou alors être moins brutale, mais... je peux pas m'en empêcher. Si je frappe en premier, les gens pourront pas se rendre compte à quel point je suis une trouillardarde. Il paraît que la meilleure défense c'est l'attaque, non ? Au moins, les autres croient que je suis forte, une vraie dure à cuire quoi... ou pire encore. Mais tant pis, je préfère passer pour une méchante qu'une peureuse !

Je pense que tout ça, c'est parce que je suis encore qu'une gamine. J'ai besoin de grandir, d'évoluer, de passer à autre chose. Si je fais l'amour avec Hugo, mon copain, je deviendrai une femme. Et j'aurai plus peur de rien, après ça, je serai vraiment forte. C'est pas juste un délire ou une idée en l'air histoire de faire comme tout

le monde ! Je sens au fond de moi que je suis prête, que j'en ai besoin. Quel mal y aurait-il à ça ? C'est l'acte le plus beau et le plus ancien du monde... celui qui crée la vie. Bon, j'suis pas idiote non plus, aucune envie de me retrouver enceinte à dix-sept ans ! Je sais très bien ce qu'il faut faire. Je vais pas me mettre en danger, je veux juste, comment dire... passer à la vitesse supérieure, quoi. Je pense que ce serait vraiment con de mourir sans avoir vécu ça.

Soudain, la voix de ma mère me fait faire un bond formidable sous la douche. Wouah, quelle peur ! Je l'avais vraiment pas entendue entrer. Je lui dis que j'ai fini et que je me grouille, en coupant l'eau. Elle ressort de la salle de bains pendant que je m'enroule dans une serviette, le cœur encore à cent à l'heure. C'est vraiment nul d'avoir aussi peur. Il est temps que ça change.

Je cherche mon reflet dans le miroir tout embué. Même floue, la jeune fille blonde qui me regarde est plutôt pas mal. Oui, je suis assez mignonne, faut l'avouer. Et je vais faire en sorte de l'être encore plus, aujourd'hui. Ce sera comme si c'était vraiment mon dernier jour sur Terre, et que je devais faire tout ce qui me semble important. Alors je vais dire à Hugo que j'ai envie d'être seule avec lui, ce soir... Il comprendra. Paraît qu'au lycée, les mecs ne pensent qu'à ça. Faire l'amour. Forcément qu'il comprendra. Il fera de moi une femme, une vraie. Et même si je devais être éternelle, immortelle, ou un autre truc du genre... ce serait toujours la chose que je voudrais le plus au monde, aujourd'hui.

Hugo

Je me sens vraiment mal à l'aise, ce matin... et je doute que ce soit l'expression qui convienne. En fait, je me sens mal tout court.

Il y a déjà quelques semaines que ça dure. Je ne sais pas depuis quand exactement, mais j'aimerais que ça change. Parce que je ne supporte plus cette situation. J'ai honte de moi. Je ne mérite pas tout ce que j'ai eu, tout ce que j'ai. Je ne me suis pas battu pour ça,

c'est toujours tombé du ciel sans que j'aie à lever le petit doigt... et qu'en plus, je suis incapable de l'apprécier comme il le faudrait. Quand je vois comment d'autres luttent, s'acharnent, tombent et se relèvent... Ils ont vraiment du mérite, eux. Je ne serais pas capable d'affronter ce qu'ils endurent, je pense. Ça me dégoûte. Ça me dégoûte de ma petite vie facile et bien tranquille, ça me dégoûte de moi.

Tout le monde dirait que j'ai de la chance. C'est la vérité. Je suis fils unique, mes parents ont beaucoup d'argent, on vit dans une superbe villa. En plus de ça, je suis plutôt doué pour les cours, le sport... et j'entends souvent dire que je suis beau mec. En gros, j'ai absolument tout pour être heureux, et pourtant, je ne le suis pas. Parce que je ne suis pas tout à fait honnête avec les gens... ni avec moi-même. Parce que tout ça, ce n'est pas moi.

J'en ai ras-le-bol de passer pour le gars de bonne famille à qui tout réussit et que tout le monde imagine médecin ou avocat dans dix ans, marié à une blonde somptueuse avec qui j'aurais eu des enfants tout aussi modèles. D'ailleurs, pour la blonde somptueuse, on peut dire que je suis bien parti : c'est exactement le profil de ma petite amie.

Je m'étouffe de cette vie et en plus, je culpabilise de penser ça : je suis bien la dernière personne sur terre que quelqu'un voudrait plaindre, n'est-ce pas ! Et c'est exactement ce que je fais, me plaindre. La vérité c'est que j'en ai marre de tout ça, de moi. J'en ai marre d'être le centre de l'attention quand je suis chez moi ou au lycée, j'en ai assez qu'on m'admire et qu'on pense que je suis hyper cool... alors que je n'ai strictement rien fait pour ça ! Et que je ne le mérite pas.

Je voudrais qu'on m'oublie. Je voudrais être invisible, insignifiant, rester dans l'ombre pour être enfin moi-même. Et si ça me donne l'impression de trahir tout et tout le monde, il n'y a qu'en pensant de cette façon que je me sens en paix, intérieurement.

Quand on y pense, il n'y a que les êtres humains pour être aussi compliqués. Aussi continuellement insatisfaits. On veut toujours

mieux, toujours autre chose, toujours ce que l'on n'a pas. Et même si on prétend parfois le contraire, on est incapables d'arrêter de se prendre la tête, ou bien de se contenter d'être vivant et d'en profiter comme si chaque jour était le dernier. Ah, d'ailleurs, ça me fait repenser au sujet du devoir de français qu'on a eu hier : expliquer ce que l'on ferait s'il ne nous restait qu'un jour à vivre.

C'est un sujet très intéressant, je trouve. Je crois même qu'il tombe à pic. Je vais y répondre le plus honnêtement possible, ainsi que nous l'a demandé le prof. Je vais dire tout ce que je pense, tout ce que j'ai sur le cœur, tout ce que je voudrais faire de ma vie. Peut-être que ça me libèrera, que je me sentirai mieux après. Mais je me fais peut-être des illusions...

Comment un devoir pourrait m'aider à me sentir mieux ? Ce sont juste des mots, des phrases, que seul le prof lira. Personne d'autre ne saura qui je suis réellement. Rien ne changera... car parler, ça ne suffit pas. C'est juste le début de quelque chose, un progrès, mais ce n'est pas ce qui modifiera quoi que ce soit. On a beau parler, si on ne fait rien après, ça reste creux et inutile. La solution, c'est d'agir !

Je ne vais pas me contenter de belles résolutions, je vais les appliquer. Exactement comme si aujourd'hui était mon dernier jour sur Terre. D'ailleurs, qui me dit que ce n'est pas le cas ? On ignore tous ce qui peut arriver, ce qui se passera dans une heure, une semaine ou un an. Si ça se trouve, ce soir, je ne serai même plus de ce monde. Il n'y a rien de pessimiste là-dedans, c'est simplement réaliste.

Moi je ne veux pas mourir en sachant que je n'ai jamais pu être moi-même. Et surtout, je ne veux pas mourir avant d'avoir fait quelque chose de bien pour quelqu'un. Alors je vais me prendre en main et changer ça, dès aujourd'hui.

Il y a tant de personnes qui vont vraiment mal... Rien à voir avec mes remords et ma culpabilité. Si j'y réfléchis, il y en a partout autour de moi, dans la rue, au lycée, dans ma classe. Je pourrais les aider. Être sympa avec eux, leur parler, les écouter, les soutenir.

Parce que si j'étais à leur place, je crois que j'aimerais bien que quelqu'un se soucie pour moi. C'est la moindre des choses. Quand la vie nous gâte plus que nécessaire, autant essayer d'en faire profiter les autres, non ?

Mais en plus de tout ça, si je veux être crédible, il faut que je sois totalement honnête... avec tout le monde. Moi compris. Sauf que pour l'instant, il y a un gros mensonge dans ma vie.

C'est par rapport à ma copine. Je l'apprécie et je sais qu'au fond c'est une fille bien, pas une peste comme la plupart des gens le croient... elle est plus fragile qu'elle ne le laisse paraître. Mais ce n'est pas d'elle dont je suis amoureux. C'est d'une autre fille de ma classe.

Je ne peux rien y faire, je ne peux pas lutter contre mes sentiments... Mais ce n'est pas correct de continuer avec Gwen alors que je pense à une autre. Elle est vraiment canon et elle me plaît, c'est vrai... mais ce n'est pas une raison pour profiter de la situation. Je n'ai pas envie de la faire souffrir, pourtant je vais devoir rompre avec elle. Elle mérite quelqu'un qui l'aime vraiment. Et moi, je me sentirai mieux lorsque je lui aurai dit la vérité, même si elle doit me détester ensuite.

Je me sens soulagé rien qu'en imaginant tout ça. Je pense que si on veut réussir sa vie, si on veut être heureux un jour, il faut être honnête. Avec les autres et avec soi-même. Les mensonges et les faux-semblants ne durent jamais. Ils se brisent avec le temps et lorsqu'ils s'effondrent, la réalité peut être terrible. Je ne veux pas vivre ça. Le jour où je mourrai, je veux pouvoir repenser à tout ce que j'aurais fait dans ma vie et me dire que c'était bien, que c'était juste. Et enfin, je veux me consacrer aux autres parce que dans la vie, on n'est rien sans les autres, on n'existe pas si on est toujours seul.

L'heure a tourné, il est temps que je parte au lycée. Comme tous les matins, j'embrasse ma mère et je fais un signe à mon père... et pourtant, aujourd'hui est un jour différent. Je le sens au fond de moi, je ne suis déjà plus tout à fait le même.

Parce que j'ai décidé de changer... et que maintenant, je sais que j'en suis capable.

Oriane

J'ai honte... De ce que je ressens, tout au fond de moi. Parmi toutes les choses qu'il y aurait à faire avant de mourir, la seule qui me paraisse essentielle est la plus basique, ce que les gens font tous les jours sans se poser de questions. Ils ont faim : ils mangent. C'est aussi simple que ça... mais pas pour moi.

Moi aussi, j'ai faim. Moi aussi, j'aimerais manger sans me priver, sans culpabiliser après. Mais je ne sais même plus comment faire. Je crois que j'en suis incapable, désormais. Parce que c'est de ma faute si j'ai basculé dans cet enfer...

D'abord l'accident, puis la mort de ma sœur, puis cette idée tordue de me punir. Comme si ne plus avoir Orlane à mes côtés n'était pas une sanction assez cruelle. Non, il a fallu que j'en rajoute... C'était la seule solution pour arriver à me regarder en face et à vivre. Pour supporter d'être encore là alors que j'aurais dû mourir moi aussi.

Voilà tout le paradoxe de mon problème : je me fais souffrir pour réussir à exister, je me détruis pour accepter l'idée d'être toujours en vie. Ça n'a aucun sens. Mais je continue quand même.

Je suis bien consciente du mal que je me fais, des risques que je prends. Je sens la douleur, tous les jours, dans chaque partie de mon corps. Je l'ai voulue, je m'y suis habituée au point de ne plus vouloir m'en séparer. Oui, voilà, c'est ça : je ne veux pas guérir. Je n'y suis pas prête, mentalement, alors que toutes les fibres de mon être ne réclament plus que ça. Mais je ne peux pas.

Guérir, ce serait cesser de me punir pour l'accident, me libérer de ce fardeau, de cette responsabilité. Mais ce serait aussi accepter totalement la mort de ma sœur et vivre enfin, sans elle... Non, ce n'est pas possible. Ce ne serait pas moi.

J'aimais trop Orlane pour me comporter de cette façon, pour tourner déjà la page. Je me fiche que personne ne comprenne ce que je ressens. Elle était une moitié de moi, et cette moitié est morte avec elle. Je ne peux plus être entière, aujourd'hui. Personne ne peut me réparer. Et après tout, je suis libre de faire ce que je veux de la moitié de moi qui reste...

Mon seul vrai ennemi, au fond, c'est la faim. Est-ce qu'on peut vraiment y résister sans jamais craquer ? Parce qu'elle gagne du terrain chaque jour, son emprise sur moi est de plus en plus grande. Je me sens faiblir et cela me fait peur. Que se passera-t-il si je m'incline, ne serait-ce qu'une fois ? Est-ce que j'aurais la volonté, ensuite, de reprendre mon combat, alors que je me serais aventurée sur l'autre voie, celle qui est si facile ? Je suis dans un tel état de fatigue et de faim que je ne peux qu'en douter...

J'ai tenu bon, ce matin, au petit-déjeuner. Je me suis contentée d'une compote, d'une tranche de pain et d'une tasse de thé – sans sucre, bien sûr. Comme tous les jours. C'est le maximum que je m'autorise et le minimum dont j'ai besoin. J'ai déjà essayé de supprimer le pain, mais je me suis retrouvée deux heures après à l'infirmerie du lycée parce que je m'étais évanouie. Et c'est justement le genre d'endroit à éviter si on ne veut pas attirer l'attention et subir des questions gênantes sur notre état de santé. Mais ma résistance sera de nouveau mise à l'épreuve au prochain repas... et là, qui sait ce que je ferai ? Je crois que c'est ce qui est le plus épuisant, dans tout cet enfer. On n'est jamais sûr de rien. On réussit mais on ne gagne jamais vraiment. Tout peut basculer n'importe quand.

Au final, c'est comme dans la vie. On n'est jamais sûr de rien non plus. La preuve, depuis l'accident en scooter, je suis incapable d'aller au lycée, ou ailleurs, si ce n'est pas ma mère qui m'y dépose avec sa voiture. Pourtant, on pourrait aussi avoir un accident, n'importe quand, peut-être même là, dans quelques minutes ? On ne sait rien, on ne sait rien du tout.

Orlane est morte alors qu'un peu avant, elle était heureuse et insouciante... Ça n'a pris que quelques secondes pour que tout bascule. Et ça pourrait recommencer n'importe quand. Ça pourrait réellement être mon dernier jour sur Terre, aujourd'hui, comme le dit le prof dans son devoir.

Est-ce que j'ai vraiment envie de mourir de cette façon, avec ce fardeau sur les épaules et le ventre vide, avec un cœur qui bat pour me permettre d'exister mais non plus de vivre ?

Orlane n'a pas eu le choix, elle. Elle n'a pas pu se poser cette question. Moi j'en ai encore le temps, pour l'instant. Est-ce que ce n'est pas le bon moment pour changer, pour arranger les choses, et faire ce que ma sœur voulait ? Elle ne serait sûrement pas heureuse si elle me voyait comme ça...

Mon flot de pensées s'interrompt provisoirement lorsque ma mère arrête la voiture près des grilles du lycée.

— Bonne journée, ma chérie, murmure-t-elle comme chaque matin.

Je me détourne une fois de plus de son regard soucieux et ouvre la portière.

— À ce soir, dis-je en sortant de la voiture.

Je vacille mais tiens quand même debout. Ma mère repart. Je reste immobile quelques secondes, saoulée par la rumeur des conversations autour de moi, ça me donne le vertige. Je n'ai pas faim, pour l'instant, mais je sais que ça ne va pas tarder. Et pour la première fois depuis très longtemps, sans doute le début de tout ça, cette idée me révolte. Je ne veux plus avoir faim !

JE VEUX MANGER !

Maël

Je suis parti comme un voleur. Ou plutôt, comme un lâche. Mais après tout, c'est sûrement ce que je suis. J'ai prononcé ces quelques mots mais j'ai pas été capable d'affronter le regard de mes parents

ensuite. J'ai attendu quelques minutes, personne a rien dit, absolument rien, alors je suis parti. C'était ça ou être à la bouffe au lycée... super excuse !

Quand j'y pense, je me dis que leur servir ça à l'heure du petit-déjeuner, c'était sûrement pas la meilleure idée de l'année... Et maintenant, je me sens encore plus mal. Parce qu'ils connaissent la vérité mais que je sais toujours pas ce qu'ils en pensent, et du coup, je crois que c'est encore pire qu'avant. Je vais encore flipper toute la journée pendant qu'ils prépareront leurs beaux discours... Bordel, j'aurais dû rester !

Là, je leur donne l'occasion de bien réfléchir à tout ça... et ils vont tellement y réfléchir que je peux déjà deviner ce qu'ils diront. Des trucs du genre « ça passera » ou « tu ne dois plus penser à ça ». À moins qu'ils me foutent directement à la porte. Peut-être que quand je rentrerai, ce soir, mes affaires seront entassées sur le trottoir, et la porte close... Non, ils peuvent pas me faire ça. C'est juste mon imagination qui s'emballe, hein. En tout cas, y'a rien qui me rassure, là. Vivement que je sois au lycée, que je me fonde dans la masse, qu'on m'oublie...

Me cacher, encore. Je suis bien un lâche finalement.

Et puis, avant d'arriver au lycée, faut que je passe devant chez Hugo... Il habite à deux rues de chez moi, en général on fait le trajet ensemble. Mais ce matin, j'ai vraiment pas le courage. Je suis encore trop bouleversé de l'avoir dit à mes parents, et j'ai pas la force de remettre ça tout de suite. Je parlerai à Hugo, je m'en suis fait le serment, mais... je vais attendre quelques heures. À midi ou en sortant, ce soir, quand je me serai un peu calmé. Parce que là, je dois sûrement tirer une tronche d'enfer, il va tout de suite me demander ce qui ce passe, et comme j'ai décidé qu'à partir d'aujourd'hui je mentirai plus...

Il me faut juste le temps de retrouver mon sang-froid. J'ai pas envie de péter un plomb devant lui, ou carrément de me mettre à pleurer ! Ça pourrait arriver, vu mon état. Alors il me suffit de tourner dans la rue juste avant la sienne, et le tour est joué... J'aurai

qu'à lui dire que quelqu'un m'a déposé au lycée, ce matin. Et ça me laisse le temps d'y voir un peu plus clair.

Un quart d'heure plus tard, je suis toujours aussi mal et en arrivant au lycée, quelque chose me dit que ça va pas s'arranger. Ou plutôt, quelqu'un.

Il s'agit de Gwen, mon ennemie jurée. Enfin, comme elle est la petite copine de mon meilleur ami, je devrais pas dire ça, mais ça fait un an et demi qu'elle me pourrit la vie, alors j'ai le droit d'avoir cette opinion d'elle. Je suis même pas jaloux. Tomber amoureux d'Hugo, je savais que c'était la dernière chose à faire, mais aux dernières nouvelles, ce genre de truc se commande pas. Donc je suis pas jaloux de Gwen, je savais avant elle qu'Hugo m'aimerait jamais de cette façon-là. Ça empêche pas que je la déteste pour tout ce qu'elle me fait subir, les insultes, les moqueries, les coups tordus...

Au début, elle me foutait un peu la trouille – faut dire que c'est pas le genre de fille à se laisser faire, elle sait ce qu'elle veut et elle ferait n'importe quoi pour l'obtenir. Après la peur, y'a eu la colère : je répondais à ses attaques et je lui ai fait quelques sales coups... mais ça l'a même pas découragée. Alors maintenant, je l'ignore et j'attends de voir si elle va se lasser ou pas. Le seul point faible de cette méthode, c'est qu'elle fonctionne que quand on est zen... parce que le reste du temps, si on nous insulte alors qu'on est de sale humeur, on réagit au quart de tour ! Et ce matin, si elle m'énerve... je réponds plus de rien. Ras-le-bol, à force !

Bien entendu, ça loupe pas. Alors que j'essaie de l'éviter en collant un groupe de terminales, elle se dirige vers moi et m'arrête en retenant mon sac.

— Hé, demi-portion !

Sympa le surnom, hein ? Tout ça parce que SON Hugo fait deux têtes de plus que moi... et que je suis le plus petit de la classe, aussi. Comme si je pouvais y faire quelque chose, encore une fois ! On est tous petits, dans ma famille.

J'essaie de continuer mais elle s'accroche à mon sac comme une sangsue, avant de tirer assez violemment. Je m'arrête net et me retourne lentement. Gwen m'adresse son sourire vache et demande :

— L'est pas avec toi, Hugo ?

Je hausse les épaules. Comme si elle le voyait pas. Elle croit que je le cache dans mon sac, peut-être ? Elle est vraiment blonde. Mais j'ai même pas le courage de lui envoyer ça dans la tronche, en fait. Je suis dégoûté, fatigué, usé.

— Alors, il est pas avec toi ? elle insiste.

— Ben, tu vois bien que non.

— L'est où ?

— Il va sûrement arriver. On est pas venus ensemble.

Je soupire. Gwen m'observe un instant, puis reprend :

— De mauvaise humeur, le petit Ma-Maël ? Tu t'es levé du pied gauche ?

— Tu peux pas laisser tomber deux minutes ? je réplique. Occupe-toi de trouver Hugo et surtout, FOUS-MOI LA PAIX !

Je dégage mon sac d'un mouvement brusque puis je détale sans plus attendre. Gwen répond rien, me suit pas, deux choses qui relèvent du miracle. D'habitude, elle peut s'acharner longtemps avant d'être lassée pour quelques heures... Faut croire qu'elle a plus important à faire, aujourd'hui. Je me demande comment Hugo peut la supporter.

Hugo... quand je pense à ce que je vais lui dire, ma trouille revient à toute vitesse. Et avec elle, les angoisses et les doutes concernant la réaction de mes parents. Je sens que je vais passer un sale quart d'heure en rentrant. Mais au moins, je serai fixé.

Pareil pour Hugo. Ça va être un moment difficile à passer mais ce sera fait. L'incertitude est la pire des choses et je veux plus qu'elle me ronge. Y'a trop longtemps que je me laisse faire, maintenant, que je me laisse aller. Il faut que je m'affirme ! Que je dise autour de moi : je suis Maël, je suis gay, que ça vous plaise ou non ! Bon,

c'est plus facile à imaginer qu'à faire. Mais j'ai déjà commencé ce matin.

Et j'irai jusqu'au bout.

Gwen

Bordel, mais qu'est-ce qu'il fout ? Il choisit bien le moment pour être à la bourre, pile poil le jour où j'ai un truc hyper important à lui dire ! Les mecs, alors... ça craint parfois. Comme l'autre, là, Maël. Il m'énerve, avec son petit air de chien battu ! On dirait que rien ne pourrait le faire sourire, et aujourd'hui encore plus que d'habitude. C'est vrai que j'fais rien pour lui faciliter la vie. Pourtant, j'ai pas vraiment de raison d'être aussi vache avec lui... à part qu'il passe beaucoup de temps avec Hugo et que des fois je suis un peu jalouse. Mais ma sœur dit que quand on veut garder un mec, faut surtout pas se mettre entre ses potes et lui. Donc, je reste à ma place. Même si j'aimerais bien qu'il passe un peu plus de temps avec moi, qu'il m'accorde un peu plus d'importance. Mais je pense que j'ai pas trop à m'inquiéter : avec ce que je vais lui dire aujourd'hui, je devrais me retrouver au premier rang de ses priorités !

Je tape du pied sur le béton du trottoir, ça change rien à la situation mais tant pis. Je commence à avoir un peu froid, moi, avec ma mini-jupe et mes collants ! Hou hou, Hugo, ramène-toi !

Tout d'un coup, une sale idée me fiche la frousse : et s'il venait pas aujourd'hui ? Il pourrait être malade, ou un truc comme ça... et tous mes plans tomberaient à l'eau. J'veux pas. Parce que j'ai trop peur de ce qui arrivera après aujourd'hui, même si c'est totalement idiot. J'ai peur de plus avoir le courage de lui dire si je le fais pas aujourd'hui, j'ai peur de pas pouvoir arriver à faire ce que je veux, j'ai peur... Stop !

Ça y est, Hugo est là, je l'ai vu tourner au bout de la rue. Faut que j'arrête de penser au reste et que je me concentre, sur lui, sur nous. Allez, mon plus beau sourire... et le reste se fera tout seul !

— Salut, Hugo, je m'exclame quand il arrive à ma hauteur.

— Ah, salut.

Il me regarde rapidement, mais de la tête aux pieds – un bon point pour moi. Avant d'avoir pu dire autre chose, il me demande :

— Tu sais si Maël est arrivé ? D'habitude, il passe devant chez moi, mais...

— Ouais, il est là.

Quoi, même pas un petit bisou ? Même pas sur la joue ?! Je sens que j'vais pas tarder à être de mauvaise humeur ! En plus de ça, la cloche se met à sonner... et Hugo repart à grandes enjambées pour traverser la cour jusqu'à l'entrée du lycée. Je m'élanche derrière lui mais mes talons m'empêchent de le rattraper. C'est un géant, et il marche beaucoup trop vite. Mais je suis dingue de lui, il est trop beau gosse : blond, yeux bleus, corps de rêve et sourire enchanteur... ce mec est fait pour moi, j'en suis certaine !

Finalement, je le rejoins dans le couloir qui mène à notre premier cours et je glisse ma main dans la sienne. Hugo sursaute. Bon, je crois que c'est le moment ou jamais...

— J'ai un truc à te dire, je susurre à son oreille.

— Faut... faut qu'on aille en cours, là, réplique-t-il en lâchant ma main. Et... j'ai des choses à te dire, aussi. On se retrouve entre midi et deux, d'accord ?

Hugo attend tout juste ma réponse avant de s'engouffrer dans la salle. Je reste immobile pendant quelques secondes, la main bêtement vide, comme suspendue dans les airs. J'ai du mal à comprendre. C'est la première fois qu'il est aussi distant avec moi, presque froid. Pourtant, je le laisse pas indifférent, d'habitude ! Qu'est-ce qui se passe, encore ? Il a l'air bizarre, si j'y réfléchis bien, comme si quelque chose le tracassait...

Je finis par entrer dans la salle et, pour qu'Hugo ne puisse pas me louper, je fais exprès un détour pour aller m'installer à ma place, tout au fond. Il me regarde à peine. Ça me fiche un sacré coup au cœur. Je me venge en bousculant Maël au passage, qui s'affale sur

sa chaise sans rien dire. Il a compris que c'est pas le moment, je pense !

Parce que là, j'suis vexée et énervée. Y'a de quoi, pour une fois. Il se prend pour qui, Hugo ? On est censés être ENSEMBLE ! En couple, officiellement. Alors s'il croit qu'il peut me peloter un jour et m'ignorer le lendemain, eh ben je vais remettre les pendules à l'heure ! On se fout pas de moi comme ça, non mais oh ! Et surtout pas le jour où je fais encore plus d'efforts pour être la fille la plus belle et la plus sexy de la classe... Il y voit pas ou quoi ? Cédric, Fred et deux ou trois autres mecs m'ont pas lâchée des yeux quand je suis passée, ils avaient limite de la bave au coin des lèvres ! Mais monsieur Hugo s'en fout complètement ? À moins que... oui, c'est ça. Il fait ça pour me faire enrager, pour que je craque et que j'aille me traîner à ses pieds jusqu'à ce qu'il me regarde... eh ben il peut toujours attendre ! Je m'abaisserai pas à ça. Et s'il veut jouer au plus malin, il va être servi avec moi.

Le cours commence dans un silence parfait. Sûrement parce que la plupart des élèves sont encore à moitié endormis, et que c'est sûrement pas les trois heures d'histoire-géo qui vont aider à les réveiller. Moi j'sens plus la fatigue. Avec tout ça, j'ai le cerveau en ébullition, la peur au ventre, et j'essaie même pas de me concentrer sur ce que raconte la prof. Je préfère mater Hugo de loin, espionner ses réactions et ses expressions.

Après avoir imaginé plein de choses pendant tout le cours, j'en conclus qu'il a vraiment l'air soucieux, aujourd'hui. D'habitude, il participe, il lance quelques vannes, il sourit. Là, rien du tout. Il a pas décroché un mot de toute la matinée, c'est donc que quelque chose ne va pas. J'essaie de me rappeler s'il s'est passé quelque chose, hier, mais non... Il a même été super avec moi, il arrêtrait pas de m'embrasser quand il m'a raccompagnée jusqu'au bus. Donc, c'est un truc qui est arrivé après... peut-être chez lui ? Ouais, c'est sûrement ça. Il a dû se passer quelque chose avec ses parents ou dans sa famille... Voilà pourquoi il a dit qu'il voulait me parler !

Hugo a besoin de se confier à quelqu'un et c'est vers moi qu'il se tourne... forcément, puisque je suis sa petite amie !

Tout ça finit par me rassurer, j'me sens un peu mieux. Je regarde l'horloge suspendue au mur, juste au-dessus du tableau. Onze heures trente. Très bien. Plus qu'une trentaine de minutes et je pourrai rejoindre mon bel amoureux, l'écouter et le rassurer. Après ça, il se dira que je suis la plus extra des petites copines, et j'aurai plus qu'à lui faire ma petite proposition pour finir de lui remonter le moral. Après, quand on l'aura fait, Hugo sera totalement amoureux de moi. Il suffit que je patiente quelques minutes encore, que je garde la tête haute et surtout, surtout, que j'arrête d'avoir peur. Tout se passera bien, on est fait l'un pour l'autre, j'en suis certaine.

Ce soir, tout sera parfait.

Hugo

Ce n'est pas possible, ce cours est réellement interminable ! En général, j'aime bien ceux d'histoire-géo, la prof arrive toujours à rendre ça intéressant. Mais aujourd'hui, je suis incapable de me concentrer. Je pense à tout ce que je vais devoir faire, dans les jours à venir, et au plus urgent : rompre avec Gwen.

Quand je l'ai vue qui m'attendait, ce matin, j'ai failli faire demi-tour et rentrer directement chez moi. Je ne peux plus faire comme si j'avais des sentiments pour elle, je ne veux plus jouer le rôle du petit-ami idéal. C'est fini, tout ça. Ça a déjà duré beaucoup trop longtemps. Donc, dans quelques heures, ce sera définitivement réglé. Il faudra aussi que je discute avec Maël, je n'ai même pas eu le temps de lui parler en arrivant... j'ai juste vu qu'il n'avait pas l'air dans son assiette. Ça lui arrive souvent, depuis plusieurs semaines, mais il ne veut rien dire. J'espère que ce n'est rien de grave.

Pendant que le cours se poursuit et que je gribouille quelques notes, je ne peux m'empêcher d'observer la fille assise de l'autre

côté de l'allée. J'aime son profil délicat, ses cheveux châains coupés au carré et qui révèlent sa nuque fragile.

Oriane. Tout en elle me fait frissonner, de ses grands yeux tristes à sa façon de se tenir, toujours recroquevillée sur elle-même comme si elle ne voulait pas qu'on la voie... Elle me bouleverse. Et elle m'intimide, aussi.

Ça fait des années que je suis amoureux d'elle, je crois. On était au collège ensemble, quand il y avait encore sa sœur jumelle, Orlane. Elles se ressemblaient comme deux gouttes d'eau mais pourtant, j'ai toujours reconnu et aimé Oriane. Le cœur ne se trompe pas. Il faut juste accepter de l'écouter.

J'ignore pourquoi je n'ai jamais osé lui avouer mes sentiments... Peut-être parce qu'elles étaient deux, et qu'elles semblaient si profondément liées que personne ne pouvait vraiment entrer dans leur monde. Et puis, il y a eu leur accident de scooter, et la mort d'Orlane. Ça nous a tous fait un choc.

À partir de ce jour-là, Oriane n'a plus jamais été la même. On dirait que quelque chose s'est cassé en elle et qu'elle n'arrive pas à le recoller, qu'elle n'arrive pas à guérir. J'ai eu beaucoup de peine pour Orlane, et pour elle. Et j'ai continué à l'aimer, en silence, en me disant qu'un jour je pourrai peut-être l'aider, être là pour elle, si elle avait besoin de moi, si je ne m'éloignais pas...

Je me suis éloigné, avec Gwen, mais je vais remédier à ça pour me consacrer à nouveau à Oriane. Si j'avais osé lui dire ce que je ressens pour elle, on n'en serait pas là. Mais c'est vrai qu'on ne se parle pas vraiment. Ça n'empêche pas qu'à chaque fois que je croise son regard, c'est un appel au secours que je lis dans ses yeux. J'ai mis trop de temps à le comprendre... et je ne veux pas en gaspiller davantage.

J'ai prévu d'aller lui parler aujourd'hui, et même de l'inviter à sortir avec moi un de ces jours. On pourrait aller au cinéma, ou quelque chose comme ça... Je voudrais tant la voir sourire à nouveau ! Elle ne l'a pas fait depuis le décès d'Orlane. Et ça me manque vraiment.

Je suis tellement accaparé par mes pensées, qu'à la fin du cours, la sonnerie me fait sursauter. Finalement, la matinée est assez vite passée. Maintenant, ça va être le moment le moins agréable de la journée : rompre avec Gwen. Je ne sais pas trop comment m'y prendre mais je vais faire en sorte de ça ne se passe pas trop mal... connaissant son caractère, ce n'est pas gagné.

Je traîne un peu dans la classe, le temps que les autres sortent. Je m'apprête à rejoindre Gwen quand Maël s'approche de moi, tout pâle. Il semble presque paniqué.

— Hugo, faudrait que j'te parle, murmure-t-il douloureusement. Ça s'ra pas long, mais j'peux plus... attendre, là...

— Pas de problème. Mais, est-ce que ça va ? je lui demande.

Il répond d'un signe de tête bizarre, à mi-chemin entre le oui et le non. Je vais quand même prévenir Gwen, qui m'attend avec son plus beau sourire.

— Je dois juste voir un truc avec Maël... je te rejoins au réfectoire, d'accord ? Garde notre place habituelle.

Elle hoche la tête et s'éloigne rapidement, d'un pas un peu raide. Maël et moi parcourons le couloir si lentement que même la prof, qui vient de fermer la salle, nous dépasse. Mon ami finit par s'arrêter. Tout est silencieux, les autres sont dans la cour ou déjà au réfectoire. Il ne reste que nous deux.

— Ben alors, qu'est-ce qui ne va pas ? je commence.

— J'ai un truc à t'avouer, et, et... bafouille Maël en pâlisant encore davantage. Ça v-va peut-être pas te plaire mais... mais j'ai pas le choix.

J'attends sans rien dire, un peu étonné. Je ne vois pas du tout ce qui le perturbe autant.

— Hugo, je... je suis... je suis gay, déclare-t-il finalement.

— Quoi ? je réplique aussitôt, sans comprendre.

— Je suis... gay. Homo, quoi ! Tu préfères que je dise pédé, peut-être ?

— Mais... mais non, pas du tout, mais...

Je m'embrouille tout seul dans ma phrase et finis par me taire. Je suis un peu surpris, c'est vrai... rien de plus. Il reste mon meilleur pote quand même. Alors je lui souris pour le rassurer :

— Y'a pas de soucis, tu sais.

Maël sourit aussi, un peu trop vite, d'un sourire crispé. Ses yeux sont toujours remplis de peur.

— C'est pas tout...

Il me semble si petit, tout à coup, si vulnérable, que je ne peux m'empêcher de faire un pas vers lui. Je pose une main sur son épaule pour le réconforter, comme je l'ai toujours fait.

— C'est pas tout, répète-t-il. Je crois que... j'suis amoureux de toi.

J'en suis tellement stupéfait que je reste totalement paralysé. Maël... qu'il soit homo, d'accord, pas de problème. Mais... amoureux de moi ? Je suis son meilleur ami, on est comme des frères, tous les deux ! Et puis même si ce n'était pas le cas, je ne suis pas gay, moi... J'ai une petite amie et en plus je craque pour une autre fille : c'est déjà assez compliqué comme ça !

J'essaie de trouver quelque chose à dire, mais avant que j'aie pu dire un mot ou faire un geste, Maël se hisse sur la pointe des pieds et m'embrasse maladroitement, sur la bouche. Le regard que nous échangeons ensuite me montre qu'il est aussi surpris que moi de ce qu'il vient de faire. Il se détourne aussitôt, en murmurant :

— Désolé.

Il rattrape son sac tombé par terre et s'enfuit en courant sans plus me regarder.

— Maël, attends ! je crie. Maël !

Mais il est déjà loin. Je crois qu'il ne vaut mieux pas que je le rattrape tout de suite, il a peut-être besoin de réfléchir. J'ai du mal à comprendre pourquoi il m'a caché ça aussi longtemps. Il aurait pu m'en parler ! J'ai toujours été là pour lui, comme il est là pour moi, et je pensais qu'il me voyait comme un mec assez ouvert d'esprit... Parce que, voilà, une fois la surprise passée et le coup du baiser digéré, il n'est ni plus ni moins que Maël, celui que je connais depuis

la maternelle et avec qui j'ai toujours tout partagé. Alors bien sûr que je resterai son ami. Mais je ne pourrai pas être davantage... et, est-ce qu'il pourra l'accepter ? Est-ce qu'il réussira à surmonter ses sentiments ? Je ne veux pas le perdre, mais je ne veux pas non plus le mettre dans une situation qui le ferait souffrir...

Zut, c'est vraiment compliqué. Il va falloir qu'on ait une discussion ensemble, quand il se sera remis de tout ça. Je ne veux pas de malentendus entre nous, il faut qu'on soit honnêtes l'un envers l'autre. Je ferai en sorte qu'il souffre le moins possible, c'est déjà assez difficile pour lui en ce moment. Bon sang ! La journée commence sur les chapeaux de roue, aujourd'hui.

Et je ne sais pas pourquoi, quelque chose me dit que je ne suis pas au bout de mes surprises.

Oriane

La matinée a tout simplement été horrible. Je ne sais pas pourquoi c'est si difficile aujourd'hui, de tenir. Je n'ai rien changé, j'ai fait comme les autres jours. Exactement comme tous ces autres jours, sombres et sans espoir, qui rythment ma vie depuis qu'Orlane est morte.

Les gens disent toujours qu'avec le temps, on finit par s'habituer à la douleur, que ça passe... alors pourquoi ça ne marche pas avec moi ? Pourquoi ai-je aussi mal qu'au premier jour ? Pourquoi est-ce que tout me paraît si vide, si insignifiant ?

Je n'en peux plus de me poser sans cesse les mêmes questions, de faire comme si j'avais repris le dessus, comme si je pouvais continuer sans elle. Je ne peux pas. Ou je ne veux pas. Et je crois que c'est si dur aujourd'hui parce que je suis en train de me rendre compte que parfois, la volonté ne suffit pas. Ça a marché, tous ces mois, ça a fonctionné mieux que je l'avais imaginé. Mais je n'avais pas prévu que mon corps réagisse contre ma volonté, je ne pensais pas possible qu'il puisse se rebeller.

C'est pourtant ce qui se passe. Mon cerveau pense et agit d'une certaine façon, tandis que mon corps réclame tout le contraire. Et finalement je reste là, indécise, incomprise. Déchirée par deux solutions qui s'offrent à moi mais incapable de choisir... Continuer à résister, à me détruire, puisque j'ai causé la mort de ma sœur et que ma propre mort ne serait qu'une délivrance de toute cette culpabilité. Ou bien céder à cette faim qui me ronge, recommencer à manger, reprendre des forces et décider de vivre, pour elle, en portant quotidiennement ce fardeau...

Je sais que je ne devrais même pas me poser ce genre de question. Que la vie passe avant tout. Mais qu'est-ce que ma vie, depuis qu'Orlane ne la partage plus avec moi ? Avant, je n'aurais jamais imaginé en arriver là un jour. J'étais totalement heureuse. J'aimais la vie, j'aimais voir le sourire de ma sœur, de mes parents, de nos amis... J'appréciais chaque instant parce que j'avais tout ce qu'il me fallait et que chaque chose était à sa place. Maintenant, je ne suis plus qu'une ombre, un fantôme... un pâle reflet de moi-même, à qui on a arraché le sourire et le cœur.

Je suis incapable de gérer le vide que ma sœur a laissé. Je ne supporte plus la pitié que je lis dans les yeux de ceux qui me regardent, l'angoisse contenue de mes parents qui font comme si tout pouvait encore s'arranger. Je déteste ma vie, et je me déteste encore plus pour ce que j'ai fait et ce que je ne fais pas. J'en ai assez de compter, de me retenir, de céder et de regretter, de m'ennuyer et de m'écœurer, tout ça pour survivre, parce qu'on ne peut pas dire que je vis. Alors que faire ? Tout cela a-t-il vraiment un sens ? J'ai l'impression de devenir folle.

Toutes ces pensées et ces questions tourbillonnent dans ma tête tandis que je traverse la cour du lycée pour aller au réfectoire, au point de me donner la nausée.

Je suis déçue, dégoûtée. J'ai l'impression de me trahir moi-même. Je pensais être plus forte que ça. Je croyais que j'arriverais à tenir plus longtemps, à donner le change pour ne pas inquiéter les autres,

ne pas faire souffrir davantage mes proches – j’ai déjà fait assez de mal. Mais ça aussi, j’en suis visiblement incapable.

Je sais maintenant que je ne peux plus continuer à me voiler la face et que je dois prendre une décision. Mon cœur pleure ma sœur et s’épuise à battre pour un corps qui n’a plus de forces. L’envie de manger est devenue viscérale, comme une flamme que l’on aurait allumée dans mon ventre, elle me brûle et me dévore. Je l’avais supportée jusqu’à ce matin, jusqu’à ce que je me rende compte que tout ne tient qu’à moi. Que je peux aussi décider de manger. Et qu’en réalité, l’ennemi n’est pas la faim, non.

L’ennemi, c’est juste moi.

Cette vérité m’a frappée de plein fouet, sans prévenir, sans crier gare. Je suis responsable de l’accident qui a tué Orlane parce que je n’ai pas été assez attentive, pas assez prudente. Mais je suis entièrement responsable aussi de l’enfer qu’est devenue ma vie depuis ce jour-là.

Je suis donc la seule à pouvoir faire changer les choses... mais je n’arrive pas à me décider, je gaspille du temps et je me fous en l’air pendant que la vie, qu’on dit si précieuse, passe et s’enfuit. C’est n’importe quoi. Non, ça n’a vraiment plus aucun sens.

Ça tourne et ça résonne dans ma tête, dans mon corps, partout. J’ai l’impression de peser des tonnes et d’être en même temps très légère... c’est étrange.

Je continue à marcher vers le réfectoire, un pas après l’autre... et pourtant je suis toujours au même endroit tandis que tout défile autour de moi à une allure insensée.

Je respire profondément, cligne des yeux, mais cette sensation ne fait qu’empirer. C’est comme si j’étais en train de m’enfoncer dans de la boue et qu’on me tirait en même temps vers le ciel. Je frissonne alors que j’ai plutôt chaud.

Et tout s’assombrit peu à peu, même si à l’horizon des choses, à la lisière de mon regard, une lumière étincelante continue à briller. Les bruits autour de moi se font de plus en plus lointains, comme si on m’avait soudain enfermée dans une bulle, à l’écart du monde.

Finalement, ce n'est pas si mal. Parce que, petit à petit, j'arrive à tout oublier. Je me laisse aller dans cette brume cotonneuse, inconnue, mais qui me promet beaucoup moins de douleur, de questions et de souffrance que la réalité.

Je ferme les yeux et je m'abandonne à cette douce obscurité... avec, pour la première fois depuis longtemps, l'impression d'être en paix.

Maël

Courir, courir, encore plus vite et encore plus loin... c'est tout ce que je peux faire maintenant. Mais qu'est-ce que j'ai fait, bordel, qu'est-ce qui m'est passé par la tête ?

J'avais décidé de tout dire, de révéler enfin la vérité et d'aller jusqu'au bout... ah pour ça, j'y suis allé ! Embrasser Hugo, c'était la dernière chose à faire. Non, c'est pire que ça. J'aurais même pas dû l'envisager ! On peut pas embrasser son meilleur pote sur la bouche même si on est amoureux. Surtout quand on sait qu'il préfère les filles et qu'en plus il a une copine !

Bref. Là je suis foutu. Totalement foutu. Jamais j'oserai le regarder en face après ça, et encore moins lui parler. Mais finalement, ça sert sûrement à rien que je me tracasse pour ça : notre amitié, c'est du passé maintenant. Y'a aucune raison qu'il veuille encore entendre parler de moi ! J'ai vraiment tout foiré, aujourd'hui. J'aurais mieux fait de me la boucler et de continuer à vivre avec mon secret. Parce que là j'ai plus rien à cacher... Et surtout, plus personne à qui cacher quoi que ce soit.

Si quelqu'un m'a vu faire, au lycée, ça doit déjà se savoir. Peut-être même que ce sera Hugo qui le racontera à tout le monde pour se venger. Je l'imagine mal en train de faire ça, mais on sait jamais ! Quant à ma famille... pas besoin d'être un savant pour deviner leur réaction. Si mes parents avaient essayé de m'appeler sur mon portable, du genre « on va en parler » ou si ma sœur m'avait envoyé

un message, j'aurais un peu d'espoir. Mais rien du tout. Silence radio. Pas la moindre nouvelle. Ils m'attendent au tournant, c'est certain.

Alors je continue à courir même si je sais pas où je vais. C'est toujours mieux d'aller de l'avant que de regarder en arrière, je crois. Sauf que je laisse que du bordel derrière moi, et que je peux pas effacer ou réparer le mal que j'ai fait.

Il paraît que dans la vie, tout a un prix. On paye pour les erreurs qu'on fait et on doit en assumer les conséquences après. Alors c'est ça, le prix à payer pour me montrer tel que je suis ? Être seul ? Si c'est le cas, c'est vraiment con. À quoi ça me servirait d'être libre de vivre tel que je suis, si je perds tous mes proches ? Je comprends pas. Je comprends plus. Je savais que ce serait difficile à avouer, qu'il faudrait ensuite du temps pour que les gens autour de moi acceptent mon homosexualité. Mais j'avais pas imaginé que je me retrouverais aussi seul, après, aussi perdu. C'est vraiment encore pire qu'avant.

À force de courir, je suis à bout de souffle, j'ai l'impression d'avoir les poumons en feu. Je ralentis puis je m'arrête, et je regarde enfin autour de moi. J'ai tellement couru que j'ai traversé pratiquement tout la ville. Je suis épuisé, vidé, et bizarrement ça calme un peu tout le bordel au fond de moi. Je tourne dans une petite rue déserte, une impasse, et je vais m'asseoir dans un coin, sur le trottoir humide.

Je me sens lamentable. Pitoyable. Tout ça parce que je voulais me libérer de ce secret ! Si j'avais su, j'aurais réfléchi à deux fois avant de me lancer. Après tout, ça pressait pas à la minute ! J'avais le temps. J'aurais pu attendre que les années passent, d'avoir un boulot, un appart... une petite vie bien à moi. Au moins, il me serait toujours resté ça. Parce que je sens bien que maintenant, ce qui m'attend avant d'en arriver là, c'est juste des galères. Et je crois pas avoir le courage de les affronter.

Le pire dans tout ça... parce que, ouais, y'a pire ! C'est que quand j'ai embrassé Hugo... finalement, j'ai rien ressenti. Sur le moment,

j'avais envie que de ça, parce qu'il me regardait sans rien dire, avec ce sourire du mec le plus indulgent et le plus généreux du monde, et avec sa main toujours sur mon épaule, alors j'ai craqué et je l'ai embrassé sans réfléchir, mais... j'ai rien ressenti. C'était juste un baiser comme ça. Qui signifie rien. C'est peut-être parce qu'il a pas ce genre de sentiment pour moi ? Ou alors parce que moi, j'en ai pas vraiment non plus ?

Maintenant, je me pose la question. Hugo, je le connais depuis toujours, je l'aime comme un frère... en ajoutant une certaine attirance physique, j'ai peut-être cru que j'étais amoureux de lui...

Ben si c'est le cas, j'ai vraiment, vraiment merdé. Foutre en l'air une amitié pareille juste parce qu'on est pas capable de comprendre ce qu'on ressent ni de retenir ses pulsions physiques... c'est vraiment nul. Je suis trop nul.

Et à présent que je suis là, je fais quoi ? C'est la plus grande question de la journée, ça ! Alors je sais pas, je sais pas du tout. Je vois pas de solution, je suis dans une impasse, au propre comme au figuré.

Je suis fatigué de tout ça, écœuré de moi. J'aimerais pouvoir débrancher mon cerveau pour arrêter de penser quelques minutes et avoir enfin la paix. Mais c'est pas possible, et je dois faire avec. La honte, la culpabilité, la peine. Me supporter, assumer. Ça viendra... peut-être dans une heure, une semaine ou un an. Mais pas tout de suite.

Là, je vais juste rester assis dans mon coin, sur le trottoir humide... et attendre que quelque chose me décide.

Tant pis si le temps passe en attendant, si ma vie continue sans moi. Tant pis si je dois mourir ce soir ou demain, si c'est la fin du monde... c'est déjà la fin du mien. Alors j'en ai plus rien à foutre, pour l'instant.

C'est pas comme s'il me restait beaucoup de choses à perdre...

Gwen

Alors ça... alors ça ! Non, c'est pas possible. Je veux juste pas y croire, je peux pas y croire ! J'en reviens toujours pas de ce que j'ai vu... est-ce que je ne pourrais pas avoir rêvé ou halluciné, par hasard ? Je préférerais. Pour vérifier, je me pince un bon coup et... aïe ! Purée, je suis vraiment bien réveillée. Ça ne m'aide pas à y croire pour autant.

Dans les toilettes des filles, je me passe un peu d'eau sur le visage histoire de me calmer. Puis je fixe mon reflet dans le miroir un peu sale. Mes joues sont rouges, mais tout le reste est nickel. Yeux de biche, brushing parfait... qui pourrait me résister ? Je fais la maligne, alors qu'à l'intérieur, je suis toute chamboulée. Y'a de quoi, avec ce que j'ai vu... Mais en même temps, ça expliquerait pas mal de choses aussi.

C'était en sortant du cours d'histoire-géo. Hugo m'a dit de l'attendre au réfectoire parce qu'il devait parler à Maël. Encore lui, m'énerve ! J'suis partie mais une fois au bout du couloir, je me suis cachée dans un coin où ils ne pouvaient pas me voir... Je voulais, je sais pas moi, essayer d'entendre ce qu'ils disaient, si Hugo parlait de moi à Maël. Bref, j'ai rien entendu, ils ne parlaient pas fort et de toute façon, j'étais trop loin. Mais j'ai tout vu et j'en reste encore sur les fesses, comme on dit.

Ils se sont embrassés. Embrassés. Hugo et Maël. Sur la bouche. Rien qu'en disant ces quelques mots à la suite, je trouve que ça colle pas. Mais c'est vrai, quoi ! Deux potes qui s'embrassent sur la bouche ? Je sais qu'il faut avoir l'esprit ouvert – et d'ailleurs qu'on vienne pas me dire que je suis coincée ou homophobe, moi, alors que j'suis la confidente de mon frère et que j'en sais beaucoup plus sur le sujet que la plupart des idiots de ma classe... sauf si certains d'entre eux cachent bien leur jeu.

Donc, je disais, il faut avoir l'esprit ouvert, mais quand même. Pas quand on parle de mon petit-ami. De MON Hugo. Gay, lui ? Non, je peux même pas l'imaginer ! Maël, d'accord, à la limite. Mais

pas Hugo. Sinon, ça signifierait quoi, notre histoire, ce qu'on a vécu ensemble ? Nos conversations, les regards échangés, les baisers... que des mensonges ? Non, non et non ! Il peut pas me faire ça... Pas à moi, la plus canon de tout le lycée, celle que tous les mecs regardent dans la cour et dans la rue. Et avec lui, le beau gosse du lycée, on forme un super couple. Alors non, il peut pas être gay.

Et pourtant... je repense à ce qu'il m'a dit ce matin, à propos de choses dont il voulait me parler. Et si c'était ça ? S'il avait décidé de m'avouer son secret, de me dire qu'il sort avec Maël ? Je péterais un câble, mais j'aurais au moins une bonne raison d'être jalouse de l'autre crétin, là ! C'est pour ça qu'ils passent autant de temps ensemble, tous les deux ? « Ne te mets pas entre un mec et ses potes », m'a dit ma sœur. Ben je vais faire une petite variante : « ne te mets pas entre un mec et son petit ami »... Pfff. J'suis blasée.

D'ailleurs, ça se voit. Dans le miroir, mon reflet fait la tronche. Une autre fille se lave les mains au lavabo juste à côté, elle m'adresse un coup d'œil rapide. Je l'assassine du regard pour l'empêcher de faire le moindre commentaire, du coup elle sort vite fait sans demander son reste. Ce n'est pas le moment. Ce n'est jamais le moment, aujourd'hui, j'ai l'impression. On dirait que tout est en train de se casser la figure dans ma vie et franchement, ça me fout une de ces trouilles ! J'en ai les mains qui tremblent et le cœur qui bat à cent à l'heure. Et ça empire à chaque fois que je pense à Hugo ou que je revois la scène avec Maël dans ma tête.

Parce que si jamais c'est vrai, si Hugo est gay et tout ça... j'ai été quoi, moi pendant tout ce temps ? La jolie cruche qui sert de couverture parce qu'il avait pas le courage de se révéler ? Ça m'en a tout l'air. Et ça, franchement, j'pourrai pas le digérer. Si Hugo, mon Hugo, est vraiment homo, faudra bien que je m'y fasse, même si moi j'ai des sentiments pour lui. Avec le temps, ça passera... parce que de toute façon, il faudra bien que je passe à autre chose, il pourra pas changer ce qu'il est ni se forcer à m'aimer. Mais si pendant tout ce temps, il s'est foutu de moi en jouant au petit-ami idéal juste pour être bien vu au lycée... je ne lui pardonnerai jamais.

Il sait très bien que mon frère est gay, que j'ai aucun souci avec ça et qu'il pouvait m'en parler dès le début... J'aurais même joué le jeu s'il m'avait demandé, même si je trouve ça nul. Mais me cacher la vérité et faire tout ça dans mon dos... non, désolée, ça passera pas.

Heureusement que j'ai pas eu le temps de lui faire ma « proposition »... Dans le genre tape-toi-la-honte, ç'aurait été génial ! D'ailleurs, je me demande bien comment il aurait réagi, et quelle excuse il m'aurait servie... Bref, j'imagine que ça n'a plus d'importance, maintenant. Je peux faire une croix dessus tout de suite. C'est juste que ça me fiche un sacré coup au moral... encore pire que tout à l'heure.

Je me sens tellement nulle, plus que d'habitude, genre quand j'ai des crises de panique pour des trucs bidons et que j'ai honte après. Parce que ça, j'arrive toujours à le cacher aux gens, à compenser d'une autre façon pour ne pas montrer mes faiblesses. Là, c'est vachement plus sérieux, plus profond que ça. J'ai l'impression d'être... d'être rien, en fait. J'ai pas beaucoup d'amies, voire pas du tout, et je m'aperçois que mon petit copain est à 90% gay (je m'accorde encore 10% de doute)... ça veut bien dire quelque chose, non ? Un truc comme : personne ne m'apprécie vraiment, ou alors pas assez pour être honnête avec moi.

Ça faisait un moment que j'y pensais, faut dire, mais j'avais Hugo alors je gardais ça dans un coin de ma tête. J'y pensais de temps en temps sans jamais bien y réfléchir. Là, je crois que la vérité s'est imposée toute seule. Et ça fait mal. Mais j'ai pas envie d'affronter ça tout de suite.

Moi, me laisser abattre pour des broutilles pareilles, sans être vraiment sûre de ce qui se passe entre Hugo et Maël ? Ça ne me ressemble pas. J'suis une battante, et je ne vais pas rester là sans rien faire, dans ces toilettes qui puent ! Après tout, j'ai dit qu'il restait 10% de chances qu'Hugo ne soit pas gay et que tout ça ne soit qu'un malentendu, une blague, ou un truc comme ça... Donc, je vais me bouger et aller grattouiller ces 10% de doutes jusqu'à faire éclater la vérité ! Comme si c'était ça qui allait me faire peur !

Heu... oui, en fait, c'est exactement le genre de chose à me ficher la trouille... mais je vais surmonter ça et aller jusqu'au bout, comme je l'ai toujours fait. Je veux en avoir le cœur net avant ce soir, c'est décidé. Et rien ni personne ne pourra m'arrêter.

Un dernier regard à mon reflet, pour m'encourager. Voilà, comme ça : le regard fier, le sourire radieux. Peu importe ce que ça cache. La fille déçue, triste et paniquée a disparu à l'intérieur de moi. Elle ne peut pas réapparaître tant que je porte le masque, celui d'une Gwen épanouie et sûre d'elle. Pourtant, au fond de moi, je sais bien qu'il ne reste plus beaucoup de temps avant que toute cette comédie s'effondre.

Parce que la vérité nous rattrape toujours, tôt ou tard...

Hugo

Quand je disais que je n'étais pas au bout de mes surprises, je n'imaginai pas à quel point. Après Maël et son coming-out – je n'ai pas cherché à le rattraper, ça ne sert à rien de remuer le couteau dans la plaie pour l'instant – je marchais vers le réfectoire, pour aller rejoindre Gwen comme prévu, quand il s'est passé quelque chose. Ça aurait pu être grave, si je n'avais pas été là... et je ne dis pas ça pour me vanter.

Alors que je traversais la cour, j'ai vu Oriane qui était à quelques mètres devant moi, immobile. Enfin, pas si immobile que ça... j'avais l'impression qu'elle tanguait. Elle était de dos, je ne pouvais pas voir son visage, mais quand son sac a glissé de son épaule pour aller s'écraser par terre, j'ai compris qu'il se passait un truc pas normal.

J'ai couru jusqu'à elle et je suis arrivé juste à l'instant où elle s'effondrait comme son sac. Elle est tombée évanouie dans mes bras, et même si c'est un peu flippant, je suis soulagé d'être arrivé au bon moment. Comme je le disais, ça aurait pu être grave si sa

tête avait heurté le béton de la cour... non, je préfère ne pas y penser.

Après ça, je n'ai pas hésité. J'ai soulevé Oriane, j'ai réussi je ne sais pas comment à récupérer son sac, et j'ai filé directement à l'infirmerie. Je ne pensais à rien, ni à Gwen qui devait m'attendre, ni à Maël parti je ne sais où, ni à personne d'autre : juste à Oriane, évanouie dans mes bras, aussi légère qu'une plume.

Les élèves s'écartaient autour de moi, commentaient à voix basse pendant que je fonçais à l'intérieur. Dans le hall, j'ai croisé un des surveillants qui m'a appris, un peu paniqué, que l'infirmière n'était pas là aujourd'hui. Il a averti la CPE, qui a ouvert l'infirmerie et a attendu avec moi qu'Oriane se réveille, ce qui heureusement n'a pas tardé. Puis elle lui a fait boire de l'eau sucrée et elle est repartie dans son bureau pour appeler ses parents.

Donc maintenant, je suis à l'infirmerie, debout près du lit de camp où Oriane est installée, et j'essaie de ne pas trop m'inquiéter de sa pâleur et de la souffrance que je lis dans ses yeux. Le silence plane entre nous deux, et malgré tout ce que j'aimerais dire à Oriane, je ne sais pas comment le rompre. Finalement, c'est elle qui le fait en disant :

— Merci... de m'avoir rattrapée au vol.

Je hoche simplement la tête, avant de lui demander :

— Comment tu te sens ?

Elle répond avec une grimace que je trouve adorable, et avant d'avoir pu ajouter quoi que ce soit, la CPE revient pour nous annoncer :

— Je n'ai pas pu joindre tes parents, Oriane. Tu vas te reposer ici quelques heures, je vais demander à ce qu'on t'amène un plateau-repas pour que tu reprennes des forces... et on avisera ensuite, d'accord ?

Oriane hoche lentement la tête, en regardant ailleurs.

— Hugo, ça ne te dérange pas de rester un peu avec elle ? me demande ensuite la CPE.

— Non, pas du tout, dis-je.

— Merci. Repose-toi, Oriane... Je rappellerai chez toi dans un moment, si tu préfères rentrer.

Nous nous retrouvons à nouveau seuls, Oriane et moi, tandis que le bruit des pas de la CPE s'efface dans le couloir. Je vais m'asseoir par terre à côté du lit, je suis assez grand pour que mon visage soit au niveau de celui d'Oriane. Elle a les yeux fermés, et mon cœur se met à battre la chamade tandis que je me dis « c'est le moment, il faut lui parler ! »

— Elle risque pas de joindre mes parents, marmonne-t-elle alors, ils bossent toute la journée et ils ne rentrent jamais à midi.

— On dirait que ça t'arrange, je ne peux m'empêcher de remarquer.

Oriane ouvre brusquement les yeux.

— Oui, dit-elle. Je ne veux pas qu'ils sachent.

Elle m'observe d'un air suppliant.

— Ce n'est qu'un petit malaise, une crise d'hypoglycémie, non ? essaie-je de la rassurer. Ça arrive à tout le monde.

— Mouais.

Elle se détourne. Je n'ajoute rien, et pendant très longtemps nous restons silencieux, tous les deux. Pourtant sa douleur et son mal-être sont comme un cri qui résonne dans ma tête, et je ne sais pas quoi faire pour l'aider même si je ne demande que ça.

Le surveillant, qui ne panique plus, choisit ce moment-là pour nous apporter le fameux plateau-repas. Il le dépose sur la table et repart sans s'attarder, comme s'il avait peur que le malaise d'Oriane ne soit contagieux.

— Tu devrais manger, dis-je au bout d'un moment.

Oriane tressaille en entendant ces mots mais ne desserre pas les dents.

— Si tu ne veux pas que tes parents sachent, le mieux c'est de reprendre des forces et d'aller en cours normalement cet aprèm... et pour ça, faut manger.

— Je sais, dit-elle d'un ton sec.

Et elle me tourne brusquement le dos, sur son lit de camp. Je sens l'inquiétude monter en moi, parce que j'ai du mal à comprendre sa réaction. Je n'insiste pas et je reste silencieux. Jusqu'à ce qu'elle me dise d'une toute petite voix :

— Désolée... Je n'ai pas vraiment faim, je suis juste fatiguée, ça va passer... Tu n'as qu'à manger, toi.

— Non, c'est pour toi, tout ça. Moi j'ai plein de forces, dis-je avec un clin d'œil.

Oriane m'adresse un faible sourire, avant de murmurer :

— Moi aussi, je suis forte.

— Tu ne me feras pas croire ça, dis-je, catégorique. Tu tiens à peine debout !

Elle tressaille à nouveau et m'envoie un regard noir. Avant que j'aie pu l'en empêcher, elle se redresse, tente de se relever, mais vacille et s'effondre à nouveau. Je la retiens dans mes bras, elle se met alors à sangloter contre moi. Surpris, je reste quelques secondes sans rien faire, puis je la berce en caressant doucement ses cheveux.

— J'en peux plus, ne cesse-t-elle de murmurer. J'en peux plus !

Je continue à la bercer sans rien dire, je ne veux pas la brusquer en lui posant les mauvaises questions. J'avais vu juste en me disant qu'elle a besoin d'aide, et j'espère que je pourrai lui en apporter. Je ne pense à rien d'autre que ça, désormais, parce que je souffre de la voir aussi triste, aussi mal...

Lorsqu'Oriane est enfin calmée, je m'accroupis à nouveau à son chevet et prends ses mains dans les miennes. Puis je respire profondément, avant de déclarer :

— Tu sais, Oriane, on ne s'est jamais beaucoup parlé tous les deux... mais si tu as besoin de quoi que ce soit, tu peux compter sur moi. Je me souviens, il y a quelques années, quand... quand Orlane était encore là. Vous étiez si heureuses, toutes les deux ! Je ne l'ai pas oubliée. Je pense souvent à elle... et... à toi aussi. Très souvent. Et je vois bien que ça va mal, alors je ne sais pas... laisse-moi essayer de t'aider.

Elle me contemple de ses grands yeux tristes, la bouche arrondie de stupeur. Puis elle secoue la tête et chuchote :

— Merci, mais... tu ne peux rien faire pour moi. Personne ne peut rien faire.

— Je peux au moins t'écouter. Ça soulage de parler, de se confier. Je suis sincère, je ne dis pas tout ça juste pour faire bien... Mais je vois que tu souffres depuis longtemps et je ne peux plus rester là sans rien faire alors que tu sombres petit à petit. Fais-moi confiance, Oriane. Je ne demanderai jamais rien en retour... sauf peut-être de te voir sourire.

Oriane se mord les lèvres, suspendue à mon regard comme si elle n'avait rien d'autre à quoi se raccrocher. Elle me paraît si faible, si fragile, si pâle... Dans mes mains, les siennes sont gelées, et si fines que je suis persuadé que ses os se briseraient comme du cristal si je les serrais un peu trop fort. Nous restons longtemps ainsi, les yeux dans les yeux, pendant qu'elle semble se battre avec ses pensées. Je lui souris, pour l'encourager. Enfin, elle baisse la tête en soupirant, comme quelqu'un qui aurait perdu à un jeu.

— D'accord, je vais te dire ce que j'ai sur le cœur, chuchote Oriane. Je prends le risque.

— Quel risque ? je l'interroge sans comprendre.

— Que tu ne veuilles plus me parler ensuite...

— Ça n'arrivera pas.

— Ne sois pas si sûr de toi. Tu crois me connaître, Hugo, mais tu te trompes. Tu as une fausse image de moi, je ne suis pas quelqu'un de bien. Je mériterais de mourir et pourtant, tu vois, je suis encore là.

— Ne dis pas ça, Oriane !

Elle me supplie à nouveau du regard, comme si elle avait peur de ne pas pouvoir aller jusqu'au bout si je l'interromps encore. Alors je me tais et je garde ses mains dans les miennes, pendant qu'elle me raconte une terrible histoire...

Son histoire.

Oriane

Je savais bien que ça ne pouvait pas continuer comme ça. Et même si j'étais encore indécise, mon corps a fini par trancher. Il a choisi pour moi. J'avais déjà eu ce genre de malaise avant aujourd'hui, mais je n'étais jamais restée si longtemps inconsciente. J'ai eu l'impression de partir vraiment très loin, et j'ai même cru que je n'allais pas revenir. Au fond, ça aurait peut-être été mieux mais, à ce moment-là, je crois que... j'ai eu peur. Ça remet tout en question.

Quand je me suis réveillée, j'étais à l'infirmerie avec la CPE et Hugo, un mec de ma classe. Je l'aime bien, lui, on était ensemble au collège et il a toujours été sympa avec moi, même si on ne se fréquente pas spécialement. Il faut dire qu'il sort avec Gwen, miss je-suis-la-plus-belle-et-je-le-sais, ce qui signifie de ne pas trop approcher Hugo si on ne veut pas que nos journées au lycée deviennent un enfer.

Bref, apparemment, c'est Hugo qui m'a rattrapée au vol quand je me suis évanouie dans la cour, et qui m'a portée jusqu'à l'infirmerie. C'est gentil à lui mais j'espère que sa chérie n'est pas encore au courant parce que ma journée est déjà assez difficile comme ça. Surtout que lui et moi avons beaucoup parlé. Enfin, je me suis confiée et il m'a écoutée, parce qu'il a insisté pour ça... Je ne sais pas pourquoi, d'ailleurs. Pour quelle raison se soucierait-il de moi ?

Mais le fait est qu'il m'a paru sincère et que j'avais vraiment besoin de parler à quelqu'un. Alors j'ai tout débarrassé. Et sa réaction m'a totalement bluffée. Au lieu de me juger ou de me faire la morale, il a dit qu'il comprenait. Il tenait mes mains dans les siennes et il n'y avait pas de pitié dans ses yeux, juste cette compréhension, cette indulgence... presque comme si c'était logique que j'en sois arrivée là après ce que j'ai traversé.

Pour une fois, je n'ai pas eu l'impression d'être un monstre ou une folle ; non, devant lui je ne suis qu'une fille qui a perdu l'être le plus cher à ses yeux et qui ne sait absolument pas gérer ni l'absence, ni la douleur. Voilà ce que je suis réellement. Je le savais, mais je me sentais trop coupable pour l'accepter. Il fallait d'abord que je me punisse... même si ça n'a servi qu'à me faire souffrir davantage. Et que de toute façon, rien ne me ramènera jamais Orlane...

J'ai vraiment été touchée qu'Hugo me dise qu'il se souvenait d'elle, de nous. Je ne pensais pas que c'était le cas, et ça me rassure un peu. J'espère qu'il n'est pas le seul. Je ne veux pas qu'on oublie Orlane. Et pour cela, il faut que je vive.

J'en avais conscience, quelque part au fond de moi, mais il me fallait sûrement l'entendre de quelqu'un d'autre. Hugo me l'a dit. Gentiment, avec son sourire et son regard plein de tendresse. Il m'a dit qu'Orlane ferait toujours partie de moi, parce que nous n'étions pas jumelles que physiquement, mais aussi avec nos âmes. Qu'elle continuait de vivre en moi, d'une certaine façon, et que je ne devais pas abandonner. Que je devais être forte, pour elle, pour tous ceux qui l'avaient aimée et qui m'aiment moi. Et que pour toutes ces raisons-là, je devais arrêter de me punir et vivre, vivre pleinement.

Quand Hugo m'a dit tout ça, j'ai vraiment été bouleversée. Je crois que personne ne m'avait jamais parlé de cette façon, ni aussi bien comprise, à part Orlane. Alors je lui ai promis, à lui et à lui seul, que j'allais faire des efforts... non, que j'allais tout faire pour sortir de cet enfer.

Hugo, de son côté, m'a promis qu'il m'aiderait. Ça m'a rassurée. J'ai vraiment besoin de quelqu'un comme lui, si calme, si posé, sûr de lui... Je sais à présent que je peux compter sur lui, qu'il sera là pour veiller à ce que je tienne parole. Il est comme un garde-fou, une lumière dans la nuit, une bouée sur une mer déchaînée... même si je ne sais pas pourquoi il s'intéresse soudain à moi. Il a juste dit qu'il souffrait de me voir aussi mal et qu'il voulait que je puisse être heureuse. Des mecs comme lui, il n'en existe pas beaucoup, je

crois... mais je sais qu'il ne se fiche pas de moi. Je le sens au fond de moi, c'est inexplicable mais je lui fais totalement confiance.

Après avoir parlé, on a partagé le plateau-repas laissé par le surveillant. J'avais faim même si je prétendais le contraire, et puis surtout je n'avais plus le choix : si je n'avais pas mangé, je n'aurais même pas eu la force de me relever. Hugo m'a raconté plein de blagues pendant qu'on mangeait, il a réussi à me faire rire et surtout, à rendre ce moment moins douloureux... plus naturel, normal, comme ça devrait l'être.

Quand on a terminé, avant que la cloche ne sonne la reprise des cours, il m'a demandé si je voulais y revenir ou s'il ne valait mieux pas que je rentre me reposer. J'ai compris que la question n'était pas aussi simple qu'elle le paraissait, alors j'ai pris le temps d'y réfléchir. Et finalement, j'ai décidé d'appeler ma mère sur son portable pour qu'elle vienne me chercher. Je ne suis censée faire ça qu'en cas d'urgence mais je crois que ça en était justement une... j'avais besoin de tout lui dire et j'avais trop peur de ne plus avoir le courage de le faire si j'attendais encore. Hugo m'a dit que j'avais pris la bonne décision et juste avant de repartir en cours, il a enregistré son numéro de portable dans le mien et m'a embrassée sur la joue, tout doucement. Ça m'a fait tout drôle.

Maintenant, j'attends simplement que ma mère arrive, assise sur une des chaises de l'accueil. Je lui ai téléphoné, puis j'ai averti la CPE qui m'a gentiment dit qu'il valait mieux que je me repose jusqu'à lundi. Je me sens mieux que ce matin, même si je pense que mon chagrin ne disparaîtra jamais vraiment. Je suis soulagée d'avoir pu en parler et de savoir que je ne suis plus aussi seule.

Quand ma mère arrive, je ressens quand même une grande appréhension... mais l'idée d'Hugo qui veille sur moi m'aide à ne pas flancher.

— Comment ça va, ma puce ? demande Maman d'une voix inquiète. Tu es toute pâle.

— Ça va un peu mieux, dis-je.

Mon cœur bat la chamade. Je me sens coupable de l'avoir appelée juste pour ça, et en même temps, rassurée par sa présence. Elle discute quelques minutes avec la CPE, puis m'entraîne à l'extérieur du lycée, vers la voiture, son bras autour de mes épaules. Sur le chemin de la maison, ni elle ni moi ne prononçons le moindre mot. J'ai besoin d'être au calme pour lui parler, je pense qu'elle s'en doute. Une fois arrivées à la maison, Maman me prépare un thé bien sucré, que je bois sans rechigner compte tenu de ce qui m'est arrivé.

— Tu as bien fait de me prévenir, me dit-elle à mi-voix. Je ne sais pas dans quel état tu serais rentrée si tu étais restée tout l'après-midi au lycée comme ça...

Elle m'observe attentivement. Pour une fois, j'ose affronter son regard, et je suis bouleversée par tout ce que j'y découvre : de l'amour, bien sûr, mais aussi beaucoup de peine et d'inquiétude. Je sens ma gorge se nouer, parce que je m'en veux soudain terriblement... pour le calvaire que je me suis forcée à endurer et qui n'a pas dû passer inaperçu aux yeux de mes parents, même si je le croyais. Alors je murmure au bout d'un long moment :

— Je suis désolée, maman, si tu savais...

Et puis je lui dis tout, à elle aussi, tout ce que j'ai ressenti, tout ce que je me suis fait... jusqu'à ce que je voie des larmes briller dans ses yeux, puis inonder ses joues. Je n'avais pas vu ma mère pleurer depuis l'enterrement d'Orlane, et j'espère ne plus jamais provoquer cela parce que ça fait trop mal.

— Ce n'est pas à toi de dire ça, Oriane... mais à ton père et moi. Nous t'avons laissée affronter cette épreuve toute seule alors que tu avais besoin de nous. Mais ta souffrance était si forte, si évidente, que nous n'avons pas su comment y faire face et de quelle façon t'aider. Pardonne-nous, ma chérie. Il faut que nous soyons forts et courageux, tous ensemble... pour Orlane. Nous ne l'avons pas oubliée, tu sais. Elle est présente dans nos pensées, dans nos cœurs, à chaque instant. Et je suis certaine qu'elle voudrait juste que nous soyons heureux...

Je hoche la tête, sans retenir mes larmes. Bien sûr qu'Orlane ne souhaiterait que notre bonheur, elle avait un cœur d'or, ma sœur. Et on s'aimait tellement...

Je finis par me lever, au moment où ma mère fait la même chose. Nous tombons dans les bras l'une de l'autre, secouées par nos confidences mais aussi soulagées. À partir de cet instant, et même si je sais que la route sera encore longue et difficile pour arriver à surmonter tout ça, je sens au fond de moi renaître une chose que je croyais définitivement perdue...

L'espoir.

Maël

Au bout de plusieurs heures de réflexion, j'ai l'impression d'être toujours au même point... et aussi mal. Je suis resté assis sur ce trottoir pendant tout l'après-midi et personne, je dis bien PERSONNE a donné le moindre signe de vie. Personne pour se demander où je suis passé, ou si je vais bien, ou... peu importe. C'est comme si j'étais devenu invisible, si j'avais disparu. Rayé de la carte au moment où je me révélais enfin, c'est tellement ironique comme situation ! Faudrait peut-être que j'en rigole ? Ça serait moins douloureux. Mais je peux pas rire de ça, justement parce que c'est trop douloureux. Est-ce que je dramatiser, ou est-ce que je me fais des idées ? Peut-être. Peut-être pas. Je ne sais pas. Et j'en ai assez de tous ces doutes et ces incertitudes !

Ça fait des mois, presque des années, que je vis quotidiennement avec ce mal-être... et le jour où je me décide enfin à franchir le pas, à faire ce qui est censé me libérer et m'aider à aller mieux... ça empire encore plus. Je suis découragé. Et même plus que ça, mais là j'arrive même pas à trouver une expression qui convienne. Je peux plus supporter cette douleur, cette peur, et cette honte, parce qu'il y a beaucoup trop longtemps que ça dure. J'ai atteint le point

de non-retour. Et je commence à avoir une idée très précise de la seule chose qu'il me reste à faire, maintenant...

Mais d'abord, je veux... je veux rentrer chez moi, une dernière fois. Je sais pas pourquoi, j'en ai juste besoin. Je jette un coup d'œil à ma montre : 15h12, parfait. À cette heure-là, je sais qu'il y aura personne.

Je me relève en soupirant et j'ai l'impression que ça me demande un effort considérable... la douleur pèse autant physiquement que moralement, faut croire. On dirait que je porte des tonnes sur mes épaules, ou quelque part dans mon cœur.

Je me mets en route, d'abord lentement, puis en reprenant ma course de ce matin. Comme si en courant je pouvais laisser tout ça derrière moi... mais non.

Quand j'arrive au coin de ma rue et que je m'arrête pour vérifier les voitures garées le long du trottoir, ça revient avec deux fois plus de forces. J'ai le souffle coupé. Les larmes aux yeux.

Bon, aucune trace de mes parents, comme j'avais prévu. Je rentre discrètement dans la maison, j'ai l'impression qu'elle s'apprête à me tomber dessus. Au point où j'en suis... ce serait pas le pire moment de la journée, finalement.

Le silence qui règne à l'intérieur me blesse autant que celui de mes proches, et il est aussi criant de vérité. Plus personne se tracasse pour moi, maintenant, j'ai bien compris. Je vais leur donner à tous la plus belle occasion de continuer comme ça. Je vais disparaître. Mais avant, je vais quand même leur dire ce que j'en pense, moi. Ou plutôt, leur écrire. Je laisserai ça quelque part dans ma chambre, ils finiront bien par y aller, quand même ! Je veux qu'ils sachent, tous, que j'ai pas choisi, que j'ai pas fait exprès, que j'aurais bien voulu leur épargner tout ça... Mais la vérité a éclaté, on peut pas revenir en arrière... et ça me fait autant souffrir qu'eux.

Je monte dans ma chambre, ça me réconforte quelques secondes. C'était mon refuge, ici, je pouvais être moi-même sans avoir à me cacher. Même si techniquement, y'avait rien à montrer. J'aurais bien voulu y emmener un jour mon amoureux – un vrai,

pas un fantasme. On se serait allongés sur le lit ou assis par terre, pour discuter, écouter de la musique ou regarder des films ; j'aurais tenu sa main, je l'aurais embrassé... Voilà, je demandais pas la lune, quand même ! Je voulais juste aimer pour de vrai... C'était mon rêve et il se réalisera jamais. Alors je vois pas comment ni pourquoi je devrais encore faire face et avoir de l'espoir. Je peux plus, c'est aussi simple que ça.

Je m'installe à mon bureau, comme je l'ai si souvent fait. Faut dire, j'aime bien écrire, des petits textes, des chansons... mais bon, qui ça intéresserait ? Je faisais ça pour tromper ma solitude, mais au final, ça l'a pas fait disparaître. Elle est même plus envahissante que jamais, en ce moment. Bref, encore une fois, je me mets à écrire pour la tenir encore un peu à distance. J'écris, j'écris, et je me débarrasse de tout ce que j'ai sur le cœur, dans la tête ; je dis tout ce que je ressens et tout ce que je pense, parce que ça pourra pas causer plus de dégâts que ceux que j'ai déjà faits.

Longtemps après, lorsque j'ai terminé, je me sens juste vide. Et c'est exactement ce que je voulais. J'ai dit tout ce que j'avais à dire, maintenant plus rien me retient. Je peux partir. Pas vraiment en paix, mais je peux partir. J'ai accepté tout ça, cette situation. Et comme je vois pas d'autre issue... il est temps.

Je me lève et vais cacher la lettre sous mon oreiller... pas envie que ce soit trop évident non plus. Puis je regarde autour de moi... une dernière fois ? Oui, je crois bien. Sur le moment, ça me fait ni chaud ni froid. J'ai peut-être eu trop mal pour ressentir encore quelque chose.

J'éteins mon portable et le pose sur mon bureau. Je fourre mon portefeuille dans la poche de mon manteau, même si je doute que ça me serve. Mais on ne sait jamais ce qui pourrait arriver. Je laisse sa chance à l'espoir, s'il veut revenir. Puis je planque mon sac de cours au fond de mon placard et quitte ma chambre, puis la maison, sans un regard en arrière.

C'est trop tard pour les regrets, maintenant. En même temps, je peux pas dire que j'ai révélé mon homosexualité sur un coup de

tête. Enfin si, un peu, mais j'y réfléchissais quand même depuis longtemps. Je m'attendais à beaucoup de choses après cette révélation, mais sûrement pas à ça... puisqu'il s'est rien passé et que ça m'angoisse terriblement. Rien, c'est pire que tout et... Bordel, ce que je dis n'a pas de sens ! Faut que j'arrête de penser, de flipper, d'anticiper et tout ça. Faut que j'arrête TOUT COURT.

Ma décision est prise, alors ça sert plus à rien de radoter comme ça. Je suis têtu comme une mule, quand je veux. Tant pis si les gens pensent que je suis un faible, un lâche, ou n'importe quoi du même genre. J'ai tout simplement plus la force d'affronter ce qui m'attend, même si j'ignore ce que c'est. Tant pis pour moi et pour les autres, maintenant j'ai choisi. Alors je m'en vais. Je disparaïs.

Et je crois bien que rien ni personne viendra m'en empêcher.

Gwen

Je bous. Intérieurement, et peut-être extérieurement aussi : ça m'étonnerait pas que des bulles soient en train de sortir de ma tête ou un truc du genre. Je me sens comme une cocotte minute montée à pleine pression. Prête à déborder, à exploser... bref, à faire pas mal de dégâts. Heureusement, ça me fout assez la trouille pour que j'arrive à me retenir. C'est que j'ai pas spécialement envie d'exploser, quand même. Surtout au premier sens du terme, ça doit être assez douloureux et pas très joli à voir. Mais bon, avoir peur de ses réactions, ça efface pas pour autant la rage et la colère qui bouillonnent au fond de moi.

À qui la faute, hein ? Qui est-ce qui m'a poussée à être dans cet état alors que je me sentais si bien ce matin ? Pas besoin de faire un dessin. Quatre lettres suffisent : HUGO.

Ça ne lui a pas suffi, de m'ignorer toute la matinée, de me dire qu'on mangerait ensemble à midi et au dernier moment, de m'expédier au réfectoire pour l'attendre pendant qu'il parlait avec Maël. Ça ne lui a pas suffi d'embrasser un mec – sans savoir que je

voyais tout, d'accord – et de me cacher apparemment beaucoup de choses. Non, en plus de ça, monsieur m'a posé un lapin ! Carrément.

Je l'attendais bien gentiment au réfectoire et il n'est jamais venu. En plus de ça, j'ai entendu dire qu'il avait porté Oriane, une fille de la classe qui a eu un malaise, jusqu'à l'infirmerie. Bon, tant mieux pour elle si Hugo lui a évité de s'écraser le crâne par terre, mais il avait pas non plus besoin de rester avec elle pendant deux heures ! Et c'est sûrement ce qu'il a fait, puisque personne l'a revu à la pause déjeuner et qu'il est même arrivé en retard au cours de math. Donc voilà. J'en ai plus que ras-le-bol, d'où l'impression de bouillir intérieurement.

J'aimerais qu'Hugo arrête de m'éviter – parce que c'est clairement ce qu'il fait, là – et qu'il m'explique une bonne fois pour toutes ce qu'il lui arrive. Pu...rée, c'est trop demander un petit ami qui dise la vérité ? Puisque ça me concerne un minimum, j'ai le droit de savoir... et je compte bien le faire valoir. À la prochaine pause, je vais lui sauter dessus et cette fois, il ne m'échappera pas. Je me fiche de ce qu'il dira, je me fiche même qu'il m'avoue être gay, je veux juste qu'il arrête de me prendre pour la dernière des cruches !

Et dire qu'il y a presque deux heures à tuer avant la prochaine pause... Je vais pas survivre, je vais disjoncter avant ! De nouveau, cette probabilité m'affole encore plus, tellement que mes mains se mettent à trembler. Je sens les pulsations de mon cœur résonner dans ma tête, contre mes tempes. Il faut vraiment que je me calme, sinon un jour je vais faire une crise cardiaque ! J'ai pas envie de mourir comme ça, j'ai pas envie de mourir tout court, ça me fait peur. Ben oui, forcément.

Je passe tout le reste du cours à essayer de maîtriser mes tremblements et d'apaiser ma respiration saccadée, tout en imaginant des choses agréables susceptibles de me calmer. Ça marche... à moitié. Assez en tout cas pour ne pas que j'explose, ce qui est déjà pas mal.

Quand la cloche sonne, je range mes affaires en quatrième vitesse et me précipite vers Hugo. Cette fois, Oriane n'est pas là pour tomber dans les pommes, et Maël n'est même pas revenu en cours, cet après-midi, donc j'ai la PRIORITÉ ABSOLUE ! Non, mais...

— Ah, Gwen, murmure Hugo en baissant les yeux vers moi. Tu tombes bien, il faut que je te parle.

— Ben, j'espère ouais ! je réagis au quart de tour. Tu m'évites toute la journée, tu me plantes carrément alors qu'on devait manger ensemble... Donc oui, y'a des choses à dire, je crois !

Je le regarde, les mains plantées sur mes hanches, tandis qu'il ferme lentement son sac. Ben voyons, il a qu'à prendre son temps aussi ! Je sens revenir « l'état cocotte minute » à grande vitesse, mais mon attirance pour Hugo est la plus forte, et me calme. Oui, j'suis amoureuse de ce mec... même si aujourd'hui j'ai vraiment l'impression que c'est pas réciproque.

Hugo m'entraîne dans la cour, enfin façon de parler : il me fait juste signe de le suivre et le pire c'est que j'obéis comme une idiote. Pourtant, je vois bien la distance qu'il met entre nous, faudrait être aveugle ou vraiment crétin pour pas le remarquer. Je sens ma gorge se serrer, et une sorte de sixième sens me dit que je vais sûrement pas aimer ce qui va suivre.

— Écoute, Gwen, je t'... je t'apprécie beaucoup, mais...

Ok, c'est bon. J'ai compris. Les deux mots qu'il vaut mieux ne jamais entendre dans une seule et même phrase : « apprécier » et « mais ». Je laisse Hugo continuer, histoire de voir quelle excuse bidon il va me servir, en feignant l'indifférence. Même si j'ai juste l'impression que le monde, mon monde, est en train de s'écrouler.

— On ne peut pas continuer tous les deux, Gwen, poursuit Hugo. Je suis vraiment désolé, je ne veux pas te faire souffrir... tu comprends ?

— Non, pas vraiment, en fait.

Ma voix ne tremble pas, c'est déjà ça. Parce que pour le reste de mon corps, je suis à huit sur l'échelle de Richter ! En face de moi,

Hugo paraît vraiment embêté – et je sens qu’il est sincère, ses beaux yeux bleus sont vraiment tristes.

— Tu me plais beaucoup, Gwen, je ne le nie pas... Tu es vraiment une fille sublime et j’adore passer du temps avec toi. Mais... je suis amoureux de quelqu’un d’autre. Alors ce n’est pas correct de rester avec toi, ni pour toi, ni pour...

— Maël ? je l’interromps, cinglante.

Ahah ! Ma réplique a fait son petit effet... et pas si petit que ça, en fait. Hugo m’observe avec un air totalement ahuri, tout d’un coup. Genre les yeux ronds et la bouche grande ouverte. Ce qui l’empêche pas de rester beau gosse quand même... Mais bref. Alors, surpris d’avoir été découvert, peut-être ?

— Quoi ? Je... Maël ? Mais non ! s’embrouille-t-il. Pourquoi tu dis ça ?

— Je vous ai vus, tous les deux. Vous embrasser, je précise en articulant.

Je me sens vraiment nulle d’insister mais... j’ai mal, bon sang ! Je suis en train de me faire larguer, j’ai bien le droit d’être un peu vache, non ?! Hugo se mord les lèvres, fronce les sourcils, puis soupire longuement.

— Ce n’est pas du tout ce que tu crois, me dit-il.

— Je crois ce que je vois.

— Mais c’est pas ce que ça semblait être ! C’est juste que...

Il s’arrête, l’air bien ennuyé. Moi je commence à être totalement perdue.

— Bon, Gwen, je ne sais pas pourquoi tu n’as jamais supporté Maël mais je t’en prie, ne répète ça à personne. Je peux te faire confiance ?

— Oui, je chuchote en me perdant dans son regard.

J’ai jamais su lui résister. Mais je sais garder un secret, même si ça concerne l’autre, là.

— Maël... Maël est gay. Il me l’a dit tout à l’heure et pour le moment, je suis le seul à savoir, alors tu as intérêt à ne rien dire !

Ça ne me surprend pas du tout. À vrai dire, depuis trois heures que j'y pense après les avoir vus ensemble, j'avais déjà intégré l'idée. Enfin, pas pour Hugo.

— Bref, il m'a dit ça, puis il m'a embrassé. Je crois qu'il est juste complètement perdu en ce moment, alors pas besoin qu'on lui complique encore plus la vie, ok ?

J'acquiesce d'un signe de tête distrait. On dirait que toutes mes idées sont en train de se remettre en place et du coup, je vois une autre chose, assez désagréable, se profiler à l'horizon.

— Donc, tu... t'es pas gay ? je demande en sentant mon cœur reprendre sa course folle.

— Ben, non, répond Hugo avec son sourire en coin.

Ouais, à la place de Maël, je l'aurais aussi embrassé. Et je peux largement comprendre qu'il soit amoureux de lui. Pourtant, je sens mon moral chuter à toute vitesse, parce qu'une autre question s'échappe de mes lèvres alors que je ne voulais surtout pas la poser – ni entendre la réponse :

— Donc, si t'es pas gay... T'es amoureux d'une autre fille, c'est ça ?

J'ai l'impression qu'on m'arrache le poignard que j'avais dans le dos pour me le planter dans le cœur, ce qui est encore pire. En plus j' imagine ça dans ma tête, et je me fais peur toute seule, c'est de pire en pire.

— Je suis désolé, Gwen, vraiment, reprend Hugo, je...

— C'est bon, dis-je en levant une main pour qu'il arrête de parler. On en reste là.

Et je m'éloigne de lui sans plus attendre. Je traverse la cour, le dos bien droit, la tête haute. Je m'étonne moi-même de me montrer aussi forte. Parce qu'à l'intérieur, c'est pas joli-joli. C'est même franchement moche, comme si un tsunami avait tout ravagé. Je sens des larmes me brûler les yeux mais je les retiens, le temps de m'isoler : personne n'aura l'occasion de me voir pleurer.

Hugo et moi c'est fini, d'accord. Tout ce que j'avais imaginé est foutu, d'accord. Mais laisser les autres assister à ma souffrance, non,

pas d'accord. Pas maintenant. Je suis pas prête pour ça. Peut-être que ça viendra, que j'arriverai un jour à me montrer telle que je suis, avec mes peurs et ma sensibilité... mais pas tout de suite. J'ai d'abord besoin de mon masque, de ma carapace, encore une dernière fois, pour surmonter le pire. Jusqu'au moment où je devrais affronter ce qui me fait le plus peur...

MOI-MÊME.

Hugo

Soulagé. C'est le premier mot qui m'est venu à l'esprit après ma rupture avec Gwen. Je sais que ce n'est pas spécialement gentil, que j'aurais d'abord dû me sentir désolé pour elle. Je le suis, vraiment. Mais je suis encore plus soulagé que cette situation ait pris fin. Je n'aime pas les mensonges, et je me devais d'être honnête avec elle.

Gwen est forte, elle s'en remettra plus vite qu'elle ne le pense. Et puis, elle pourra toujours compter sur moi en tant qu'ami si elle le souhaite. Elle ne s'imagine certainement pas à quel point je la connais et la comprends. Je sais qu'elle est très sensible, qu'elle se bat sans cesse contre ses peurs et ses doutes. Elle cache tout cela derrière une apparence de fonceuse, de fille sûre d'elle, parce qu'elle ne veut pas qu'on la croie faible. C'est justement ce qui la rend si forte.

Quand même, je n'en reviens pas qu'elle ait pu penser que je suis gay. Je ne dis pas que ça ne peut pas arriver, on ne sait jamais ce qui peut se passer dans notre vie et de qui on peut tomber amoureux... mais j'avais pourtant l'impression que mon attirance pour elle était évidente... euh, comme la plupart des autres gars du lycée. Elle est vraiment canon, Gwen, ce ne sont pas des paroles en l'air. Et je pense que certains n'auraient pas eu les mêmes scrupules que moi... mais je ne veux pas jouer avec les sentiments des gens. Parce qu'encore une fois, on ne choisit pas de qui on tombe amoureux.

Du coup, ça me fait penser à Maël qui n'est pas revenu en cours cet après-midi... Tout comme Gwen, et Oriane. Et tandis que je m'éloigne du lycée une fois les cours terminés, je me dis que j'ai terriblement envie de la revoir. Après tout, j'ai un bon prétexte : les devoirs et les leçons à rattraper. Je pense donc qu'elle ne m'en voudra pas si je lui rends une petite visite... Mais avant ça, j'ai quand même une chose importante à faire. J'aimerais bien avoir des nouvelles de Maël, au moins pour être certain qu'il va bien même s'il ne veut pas me parler.

Je poursuis mon chemin, sans m'arrêter chez moi, et vais sonner à sa porte. Pas de réponse. J'insiste, une fois, puis deux... toujours rien. Je ne sais pas quand rentrent ses parents, mais ils peuvent très bien être partis faire des courses avec Maël, par exemple... En tout cas, chez eux, il n'y a apparemment personne.

Je reviens sur mes pas tout en récupérant mon téléphone dans ma poche. Je lance un appel vers celui de Maël... même si je doute qu'il me réponde. Ce n'est pas vraiment le genre de choses dont on a envie de parler au téléphone. Comme je m'y attendais un peu, je tombe sur sa messagerie. Bon, autant lui laisser quelques mots. Au moins, quand il les entendra, il sera rassuré.

— Salut, Maël, c'est moi... Hugo. J'espère que ça va. Enfin, non, je sais que ça ne doit pas aller très bien mais... je voulais te dire que je t'en veux pas, si c'est de ça dont tu as peur. Tu peux compter sur moi, si tu en as besoin et si tu en as envie. Je serai toujours là... ton meilleur ami. Bon, j'attends de tes nouvelles. Ne tarde pas trop, je m'inquiète pour toi.

Voilà pour Maël. J'aurais bien voulu lui dire tout ça de vive voix, parce que c'est vrai que je m'inquiète pour lui, mais je ne peux pas le forcer à me voir. C'est une situation compliquée et je crois que la seule chose que je puisse faire est de lui laisser du temps.

Lorsque j'arrive au bout de la rue, je croise alors sa mère qui arrive en voiture... seule. Me reconnaissant, elle s'arrête près de moi et descend la vitre pour me parler :

— Bonsoir, Hugo, Maël était avec toi ?

Elle semble un peu inquiète, troublée.

— Non, justement j'étais passé voir s'il était rentré.

— Il n'est pas venu en cours ?

— Si, enfin... juste ce matin.

J'hésite à parler de la suite. Finalement, la mère de mon meilleur ami me dit :

— Il ne t'aurait pas... parlé de quelque chose, par hasard ?

Le regard que nous échangeons ensuite est plus explicite que des mots.

— Il a quitté le lycée à midi et il n'est pas revenu ensuite, dis-je. J'ai sonné chez vous... il était peut-être là, d'ailleurs, mais personne n'a répondu.

— C'est tellement... soupire-t-elle. Je ne sais pas quoi dire. Nous avons été surpris, son père et moi, quand il nous l'a dit ce matin, mais... Que faire, de toute façon ? Il ne peut pas changer ce qu'il est. Il ne t'en avait pas parlé, à toi ?

— Non, jamais. Mais ça change rien, pour moi, c'est toujours mon meilleur ami.

Je préfère ne pas parler du reste, c'est un peu trop délicat, un peu trop personnel... même pour sa mère. Parfois, certaines choses passent et s'oublient plus vite si on les garde pour soi.

— Ne le laisse pas tomber, il va avoir besoin de toi.

Je hoche affirmativement la tête devant son sourire un peu triste, pendant qu'elle poursuit :

— Pour nous non plus, ça ne change rien. C'est vrai que nous n'avons jamais vraiment parlé de ça, mais il reste notre fils et nous l'aimons.

— Alors, allez le lui dire, je murmure. Il a besoin de vous aussi.

— Oui, tu as raison. Merci, Hugo.

Je lui souris, elle s'éloigne en voiture après un petit geste de la main. Je me sens un peu plus rassuré, maintenant, parce que je pensais être le seul au courant et c'est mieux que ses proches le sachent aussi. Maël pourra avoir tout le soutien dont il aura besoin pour traverser ces moments difficiles.

À présent, je peux me rendre chez Oriane, que j'ai hâte de revoir. Ses confidences ont été bouleversantes, autant pour elle que pour moi : je savais qu'elle souffrait, mais je n'imaginai pas que c'était à ce point. Et je suis vraiment touché qu'elle ait réussi à m'en parler, à moi.

Maintenant, je vais lui prouver qu'elle a eu raison de m'accorder sa confiance ; je vais l'aider et veiller sur elle, jour après jour, comme je m'étais toujours promis de le faire. Peu importe si elle partagera un jour mes sentiments, ou pas. Je ne souhaite que son bonheur et je suis prêt à tout pour ça.

Au final, la journée qui vient de s'écouler a été riche en événements, en surprises et en révélations ; et comme je l'avais pressenti, elle a été différente de toutes celles qui se succèdent dans ma vie depuis des années. Ce ne sont pas seulement les gens qui m'entourent qui ont évolué, mais aussi et surtout moi. Comme je le souhaitais.

En me réveillant ce matin, je me sentais mal, en désaccord avec moi-même. Il n'a pas fallu grand-chose pour que cela change : un peu d'honnêteté, de courage, de patience et d'attention. J'ai pris le temps d'accorder tout cela aux personnes chères à mes yeux, de me consacrer aux autres, et cela m'a permis d'obtenir ce que je voulais...

Être en paix avec moi-même.

Après avoir longuement discuté avec sa mère, Oriane s'est réfugiée dans sa chambre pour repenser à tout ce qui s'est passé, cette journée-là. Comme le matin, elle a pris dans ses mains la photo où elle et sa sœur semblent si heureuses, et elle a souri. Puis elle s'est mise à pleurer. Mais ce n'était plus des larmes de rage, ni de peine, ni de honte. C'était des larmes de soulagement. D'avoir enfin pu se libérer de ce secret, de ce fardeau. D'avoir compris que se punir ne faisait qu'aggraver les choses, alors qu'Orlane aurait seulement voulu son bonheur.

Oriane a fermé les yeux et dans sa tête, elle a demandé à sa sœur de lui pardonner et de lui donner la force de continuer. Elle s'est sentie seule, à ce moment-là, mais pas abandonnée, parce qu'Orlane fera partie d'elle à tout jamais. Elle s'est aussi sentie vide, mais plus de la même façon qu'avant : simplement prête à tout reprendre, à tout recommencer. Comme une renaissance.

Oriane est toujours dans sa chambre, en train d'écouter de la musique, lorsqu'elle entend vaguement la sonnette de l'entrée. Quelques secondes plus tard, la voix de sa mère la sort de sa torpeur :

— Oriane ? Tu peux venir, s'il te plaît ? Tu as de la visite !

Elle se lève lentement, un peu intriguée. Qui viendrait la voir jusqu'ici ? Il y a bien longtemps qu'elle n'a pas passé du temps avec des amis... à vrai dire, il y a longtemps qu'elle ne parle plus vraiment à personne.

Oriane reconnaît son visiteur avant même de l'avoir vu, parce qu'elle l'entend discuter avec sa mère tandis qu'elle longe le couloir pour les rejoindre. C'est Hugo. Et elle se rend compte qu'elle est plutôt contente de le revoir.

— Salut, Oriane, déclare-t-il en lui souriant. Je suis venu t'amener les devoirs et les leçons de cet après-midi.

— Je... Merci, répond la jeune fille du bout des lèvres. Y'a beaucoup de choses à faire ?

— Oui, assez.

Oriane échange un regard avec sa mère, qui propose alors :

— Si tu as le temps, Hugo, vous pourriez regarder ça ensemble ?

— Oui, bien sûr. Avec plaisir.

Il sourit une nouvelle fois à Oriane, qui se sent inexplicablement rougir. Ne sachant quoi dire, elle entraîne son camarade dans sa chambre et lui propose de s'asseoir. Mais ils restent debout et se regardent quelques secondes, jusqu'à ce que Hugo rompe le silence en disant :

— Alors... comment tu te sens ?

— Fatiguée, surtout. Mais... ça va un peu mieux. J'ai parlé à ma mère.

Hugo hoche la tête, sans la quitter des yeux. Oriane se demande si elle avait déjà remarqué à quel point les siens sont bleus... mais, pour se détourner de cette pensée, elle murmure finalement :

— Merci, Hugo. Pour les devoirs, mais surtout pour... tout le reste. Sans toi, je ne sais pas ce que j'aurais fait...

— C'est toi qui as décidé de changer les choses, Oriane. Je n'ai fait qu'être là au bon moment... pour t'encourager.

— Non, c'était plus que ça. Tu m'as sauvée, déclare la jeune fille.

Un ange passe. Hugo détourne un instant le regard, presque gêné. Puis il sourit à nouveau et s'écrie en fouillant dans son sac :

— Je t'ai amené autre chose que les devoirs !

— Ah oui ?

— Oui !

Et il sort de son sac un petit sachet de bonbons. Oriane ne peut s'empêcher de sourire... mais aussi d'avoir peur. Réussira-t-elle ? Pourra-t-elle franchir enfin ses propres barrières, affronter ses démons ? Il y a si longtemps qu'elle n'a pas mangé de sucrerie... au point d'en avoir oublié le goût.

Hugo semble comprendre ce qu'elle ressent, car il déclare d'une voix douce :

— Ce sont des réglisses.

Comment a-t-il pu deviner ? Ce sont ses bonbons préférés. Lorsqu'elle lui pose la question, il répond simplement :

— Tu te souviens de mon dixième anniversaire ? J'avais invité toute la classe. Ma mère avait préparé plein de gâteaux, de bonbons... il y avait vraiment de tout. Mais toi et Orlane, vous avez seulement mangé des réglisses. Enfin, toutes les réglisses. Je crois que personne d'autre n'en a eu, ce jour-là, même pas moi !

Oriane rit doucement. Oui, elle se souvient... et elle est surprise qu'il n'ait pas oublié ce genre de détail.

— Prends-les, l'encourage Hugo en lui tendant le sachet.

Les mains d'Oriane tremblent quand elle s'en empare. Elle va s'asseoir au bord du lit pour l'ouvrir, en faisant signe à Hugo de la rejoindre. Il s'installe tout près d'elle et la regarde faire.

Oriane respire profondément l'odeur si particulière de la réglisse, cela la fait sourire. En fermant les yeux, elle se remémore tant de souvenirs avec Orlane... des souvenirs heureux, des rires, des cris de joie... elle a soudain l'impression de se réconcilier avec elle-même.

— Ne bouge pas, chuchote alors Hugo. N'ouvre pas les yeux.

Elle obéit sans chercher à comprendre. Dans le silence feutré de sa chambre, elle distingue le froissement du sachet en plastique posé sur ses genoux, et le bruissement léger des mouvements de son ami tout près d'elle. Oriane sent l'odeur sucrée se rapprocher de son visage, parce qu'Hugo présente délicatement un bonbon devant sa bouche. Elle entrouvre les lèvres, lentement, timidement, et frissonne quand les doigts d'Hugo les effleurent. Elle les referme sur le bonbon. Explosion de goût, de saveur, de parfum.

Oui, Oriane avait oublié ce que c'était de goûter, savourer, apprécier. Elle avait oublié à quel point cela pouvait être bon d'avoir ce goût de sucre dans la bouche, de sentir chaque arôme imprégner ses sens, infiltrer son corps tout entier. C'est comme si elle avait vu le monde en noir et blanc et qu'on lui rendait enfin toutes les couleurs, comme si son sang se remettait à couler dans ses veines, chargé de toutes les merveilles de la vie.

Oriane garde les yeux fermés, concentrée sur ce qu'elle ressent, consciente du changement qui est en train de se produire en elle.

Lorsqu'elle les rouvre, elle s'aperçoit qu'Hugo l'observe tendrement. Il est si proche d'elle. Si gentil, si prévenant... et si beau, aussi. Elle devrait se reculer, le remercier, mettre un peu de distance entre eux. Pourtant, elle ne parvient pas à s'y résoudre. Parce qu'il a été le premier à entendre ses confidences, et à trouver aussi bien les mots pour l'apaiser et l'aider. Parce que lorsqu'il la regarde, elle a l'impression d'exister, pas seulement pour elle mais aussi pour Orlane.

Alors, quand elle voit le visage d'Hugo s'approcher encore du sien, elle ne bouge pas. Son cœur bat la chamade. Elle sent encore le goût de réglisse dans sa bouche... mais elle l'oublie lorsque les lèvres d'Hugo rencontrent les siennes. C'est si doux, si chaud... à la fois rassurant et déroutant.

Pendant quelques secondes, leurs souffles mélangés semblent ne faire plus qu'un. Ils se laissent emporter tous les deux par cet instant de grâce, oublieux du reste du monde, ou comme si à ce moment-là ils étaient le monde entier.

Puis, un peu plus tard, Oriane demande dans un souffle :

— Mais... et Gwen ?

— J'ai rompu avec elle, répond Hugo sur le même ton. Ça ne pouvait pas continuer.

— Pourquoi ?

— Parce que... ce n'est pas d'elle dont je suis amoureux.

Oriane reste silencieuse mais lui sourit timidement. Elle se blottit ensuite contre lui, tandis qu'il passe un bras autour de ses frêles épaules.

— J'ai peur, tu sais, avoue-t-elle un long moment plus tard.

— Oui. Mais je ne te laisserai pas. Je serai là, répond Hugo.

Il la serre un peu plus contre lui. Bien sûr, le chemin sera encore long avant d'entrevoir la guérison. Mais maintenant qu'elle a accepté la situation, et qu'elle veut guérir, justement, Oriane sait qu'elle aura la force de se battre. Parce qu'elle n'est pas seule. Le souvenir de sa sœur l'accompagne à chaque instant et ses proches seront là pour la soutenir. Et aussi, parce qu'elle commence à se

pardonne... Tout comme Hugo, qui a compris qu'il avait besoin de se consacrer aux autres pour se sentir bien, et qu'il ne fallait pas culpabiliser d'avoir plus de chance que les autres mais au contraire, de s'en servir pour faire ce qui lui semble juste.

Ils savent tous les deux, à présent, que rien n'est impossible, lorsqu'on le souhaite réellement...

Gwen a quitté le lycée en larmes, après qu'Hugo ait rompu avec elle. Au fond, elle ne sait pas ce qui la fait souffrir le plus : d'avoir perdu son petit-ami ou d'avoir compris qu'elle ne surmonterait pas cette épreuve si elle continue à se mentir.

Elle s'est mise à courir, sans savoir où aller : seule comptait cette impression de tout oublier, de tout laisser derrière elle. Mais en réalité, elle n'oublie rien du tout... elle essaie juste de fuir ce terrible sentiment de solitude qui l'envahit peu à peu.

À ce moment-là, Maël parcourt la même rue, tête baissée. Il ne veut plus voir ni la ville, ni le ciel, parce qu'aucun des deux ne peuvent lui apporter de solution. Il marche en regardant le sol gris et terne, il ne ressent plus rien du tout... à part, brusquement, une vive douleur en plein visage, lorsqu'il percute de plein fouet une grande fille blonde, aux cheveux ébouriffés et aux yeux rougis.

Il lui faut quelques secondes pour reconnaître Gwen et sentir la colère refaire surface au fond de lui. Quelques secondes qu'elle met à profit pour l'accuser :

— Hé, sale morveux, tu peux pas regarder où tu marches ?

— C'est toi qui m'as foncé dessus, espèce d'idiote ! réplique-t-il guère plus gentiment.

Ils s'affrontent du regard pendant quelques secondes supplémentaires, Maël en se massant le front et Gwen, une épaule.

— Pourquoi t'es pas en cours ? demande Gwen en premier.

— Et toi ?

— Hugo m'a larguée.

Gwen baisse la tête et renifle. Elle se sent idiote d'en avoir parlé aussi vite, et surtout à lui, mais les mots sont presque sortis tous seuls de sa bouche. Maël reste un instant interdit, puis son cœur se met à battre la chamade lorsqu'il commence à comprendre.

— Mais... pourquoi ? l'interroge-t-il alors.

Il ne peut s'empêcher d'espérer, un tout petit peu, quelque part au fond de lui.

— Parce qu'il voulait être honnête avec moi. Et qu'il est amoureux de quelqu'un d'autre. Mais... pas de toi, s'empresse-t-elle de préciser.

Maël encaisse douloureusement le coup. Puis, feignant de ne pas comprendre, il murmure :

— Pourquoi tu dis ça ?

— Pff, joue pas à ça avec moi. Hugo m'a dit la vérité... parce que je vous ai vus vous embrasser et que je croyais qu'il avait viré de bord. Ben, tu vois, il aime aucun de nous deux, pas de jaloux.

Il baisse la tête. Il n'a même pas envie de savoir si d'autres personnes sont au courant, pour lui.

— J'dirai rien, tu sais, reprend Gwen avec une drôle de petite voix.

Leurs regards se croisent à nouveau. Elle semble si différente, soudain... ni froide, ni hautaine. Plutôt fragile. Presque... gentille, ce qui est absolument stupéfiant.

— Y'a plus rien à dire, toute façon, murmure Maël. Et puis, je m'en fous.

Gwen l'observe attentivement. Il paraît dévasté. Elle a déjà vu cette expression, elle a déjà lu cette détresse dans le regard de quelqu'un. Son frère, quand il lui a révélé son homosexualité, quelques années plus tôt. Il avait tellement peur de les perdre, de se retrouver seul...

— Non, tu t'en fous pas, déclare-t-elle en s'approchant d'un pas. Pourquoi t'es pas revenu en cours, cet aprèm ? Et d'ailleurs, tu vas où, comme ça ?

— Je sais pas, répète-t-il plusieurs fois.

Gwen comprend vite.

— Tu n'as rien à te reprocher, Maël. Ne fuis pas. Reste là et affronte la réalité. Ici ou ailleurs, ça sera pareil, tu sais. Tu seras toujours le même.

— Qu'est-ce que ça peut te foutre, de toute façon ?

Maël est totalement déconcerté. C'est la première fois que Gwen utilise son prénom pour s'adresser à lui, et qu'elle le fait sans l'agresser.

— Je sais pas, répond-elle à son tour. Parce que j'ai envie de t'aider.

Ils en sont aussi surpris l'un que l'autre. Mais au-delà des mots, Maël comprend qu'elle est sincère. Il le lit sur son visage triste, il le voit dans son regard tourmenté.

— J'ai vraiment pas été cool avec toi, continue Gwen, et je suis désolée. Je le pense, tu sais. Je me sens vraiment nulle de t'avoir fait tout ça, je...

Un sanglot lui coupe la parole. Elle fond brusquement en larmes, et Maël n'a pas d'autre choix que de la prendre dans ses bras pour tenter de la réconforter. Il se sent brusquement petit et insignifiant à côté d'elle – elle mesure une bonne tête de plus que lui – mais ce qui le surprend le plus, c'est d'avoir l'impression de se sentir lui-même légèrement mieux. Parce qu'à cet instant-là, elle a besoin de lui sans doute autant qu'il a besoin d'aide.

— Je suis trop nulle, Maël, pardonne-moi, gémit-elle dans son cou.

— Chut, calme-toi, réplique-t-il en la berçant doucement.

Si on lui avait dit un jour qu'une telle chose se produirait, il ne l'aurait jamais cru. Et pourtant...

— Viens, décide Maël lorsque Gwen commence à se calmer. On va aller s'asseoir quelque part et discuter.

Elle accepte sans rien dire. Ils marchent silencieusement jusqu'à trouver un banc dans un parc. Là, sans même que Maël lui pose de questions, Gwen lui révèle toutes ses peurs, tous ses doutes, en se sentant soulagée au fur et à mesure qu'elle parle.

— Tu dois me prendre pour une folle, conclut-elle en évitant son regard.

— Non, pas du tout. Ou alors, vachement moins qu'avant.

Elle rit un peu, même si son regard est encore triste.

— Tu sais... tu plaisais vraiment à Hugo, déclare Maël, il me l'a dit plusieurs fois. Mais c'est un mec bien, Hugo, et s'il a rompu avec toi, c'est pour que tu sois heureuse avec quelqu'un d'autre. T'es une fille canon, Gwen, pas besoin d'être hétéro pour le reconnaître ! Y'a beaucoup de mecs qui auraient bien profité de la situation, si tu vois ce que je veux dire. Ne lui reproche pas d'avoir été honnête avec toi, et de t'avoir respectée. Pour les sentiments... ça se contrôle pas, malheureusement.

— Toi aussi, tu étais amoureux de lui ?

— Je sais même pas, ça fait tellement longtemps que je le connais. Je me suis totalement embrouillé et j'aurais pas dû l'embrasser. Mais maintenant c'est fait... et je peux pas réparer tout ça.

— Y'a rien à réparer, le corrige Gwen. Tu es son meilleur ami et tu comptes toujours autant pour lui.

— Tu crois ?

— Bien sûr.

Un silence vient planer autour d'eux tandis qu'ils échangent un long regard. Ces confidences ont été douloureuses mais ils ont tous les deux l'impression d'avoir fait un pas en avant... et la certitude d'avoir enterré la hache de guerre.

— Finalement, on pourrait bien s'entendre, constate Gwen.

— On s'entend bien, tu veux dire, rectifie Maël.

Ils se sourient.

— Comme quoi, tout peut arriver dans la vie !

— Ça, tu l'as dit...

Maël repense à ce qui l'a amené jusqu'ici. Il ne sait plus quoi faire, à présent.

— Dis, demande-t-il, tu crois que mes parents accepteront... ?

— Y'a pas de raison. Tu es leur fils. Et s'ils comprennent pas, préviens-moi, je leur envoie ma mère. Le jour où elle a appris que mon frère est gay, elle s'est transformée en militante ! Et au passage, elle a transformé la maison en un super arc-en-ciel, j'te raconte pas !

Maël ne peut s'empêcher de rire. Et de se dire que ça ne lui coûte pas grand-chose de rentrer chez lui pour en parler avec ses parents...

— Dans tous les cas, reprend Gwen plus sérieusement, tu pourras compter sur moi quoi qu'il arrive. Et puis... je crois que moi aussi, j'aurai besoin de toi.

— Alors je serai là, promet-il.

Ils échangent un nouveau sourire, et leur peine semble soudain être moins lourde, leurs peurs moins difficiles à affronter. Ils ont compris tous les deux qu'en comptant l'un sur l'autre, ils auront le courage et la force d'assumer ce qu'ils sont.

Parce que rien n'est impossible, quand quelqu'un nous comprend et nous soutient en toutes circonstances...

Ce n'était que quatre adolescents. Quatre ados comme les autres, avec les joies et les tourments de cet âge.

Un jour, un de leur professeurs leur a demandé : « si aujourd'hui était votre dernier jour sur terre, que feriez-vous ? »

Cela aurait pu être un simple devoir. Ils auraient pu mentir et inventer des histoires. Ils auraient pu continuer à se mentir, à se mentir les uns les autres... Mais ils ont choisi d'être sincères et honnêtes. Ils ont cherché en eux leurs plus grandes peurs, leurs doutes, leurs interrogations, leurs peines... mais aussi leurs envies et leurs rêves. Ils se sont ouverts, au monde et à eux-mêmes, pour se trouver, se comprendre, s'aider, et tous ensemble, faire un pas vers le bonheur. Ils auraient pu refuser mais ils ont joué le jeu et tout en a été bouleversé.

Parce qu'il suffit d'un rien pour que la vie change.

Et c'est ce qui la rend à la fois si belle et si dure... si précieuse.

Merci à **Daisy** pour la correction, **Justine** pour la relecture et **Meridian** pour la couverture.

J'ai décidé d'offrir cette nouvelle pour vous permettre d'entrer dans mon univers, de découvrir mon écriture. J'espère qu'elle vous aura plu !

Si tel est le cas, vous pouvez continuer à me lire avec ainsi *Les Somnambules* (en deux tomes) ou *La Croisée des Âmes* (aux Éditions Valentina).

N'hésitez pas à me donner votre avis sur mes histoires, ou simplement à me laisser un petit mot sur mon site, ma page Facebook, etc...

Merci pour votre soutien !

À bientôt...

www.opheliepemmarty.com